

UPA 2018-2019 : Linguistique et jeux de langage, de la querelle des Universaux à Wittgenstein et la philosophie analytique

Rien ne se prête davantage au jeu que les mots : jouer sur les mots, jeux de mots, etc. La littérature est pleine de ces jeux : les poètes – Mallarmé, dont Joëlle Molina nous a dit qu'il était " le continuateur par anticipation de l'Oulipo", autre jeu de langage avec Raymond Queneau, George Perec... Et aussi Apollinaire et ses calligrammes ; les aphoristes - La Rochefoucault, Nietzsche, Paul Valéry, Cioran, etc. Il y a même des psychanalystes qui s'y sont essayés ! On pourra ajouter certains humoristes (les vrais, comme Pierre Dac, Raymond Devos...) ; des auteurs de chansons (Bobby Lapointe, Gainsbourg...), le slam et le rap – voir "Mal de Crâne" cet été aux Doms (rencontre Hamlet / Eminem) ; et aussi certaines formes d'expression comme Dada, le lettrisme, l'art conceptuel, etc. **Les mots sont un fabuleux terrain de jeu.**

LA
NUIT TOUS LES CHATS
SONT GRIS QU'AND LE
CHAT N'EST PAS LA
LES SOURIS DANSENT A BON CHAT BON RAT
ACHETER CHAT
EN POCHE JOUER AU
CHAT ET A LA SOURIS
DONNER SA LANGUE AU
CHAT REVEILLER LE CHAT
QUI DORT A VOIR UN CHAT
DANS LA GORGE ECRIRE
COMME UN CHAT JOUER
AVEC SA VICTIME COMME
UN CHAT JOUE AVEC SA SOURIS
FAIRE UNE TOILETTE DE CHAT
AVOIR D'AUTRES CHATS A FOUETTER
SENTENDRE COMME CHIEN ET CHAT
NE PAS VOIR UN CHAT DANS LES RUES
CHAT ECHAUDÉ CRAINT L'EAU FROIDE
LA NUIT TOUS LES CHATS SONT GRIS
AVOIR D'AUTRES CHATS A FOUETTER
REVEILLER LE CHAT QUI DORT
QUAND LE CHAT N'EST PAS
LA LES SOURIS DANSENT



Le langage, on l'utilise constamment, chaque jour, oralement, par écrit ou autre.

Moi qui vous parle en ce moment, je communique – du moins j'essaie !- avec vous par le langage.

« Mal nommer les choses, c'est ajouter à la misère du monde. » écrivait Albert Camus.

Mais comment ça marche ? C'est précisément l'objet de la linguistique, qui se présente comme une discipline scientifique ayant pour objet l'étude descriptive du langage.

→ Descriptive et non pas normative, ce qui est le rôle de la grammaire.

Je commencerai donc par vous présenter une sorte d'archéologie des études du langage, à travers quelques figures majeures de la linguistique, en tâchant au passage d'éclaircir quelques notions fondamentales.

Puis je m'attarderai sur le philosophe logicien-linguiste austro-anglais **Ludwig Wittgenstein**, grand penseur parfois difficile à suivre, et surtout créateur de la notion de "jeux de langage".

Vous verrez, c'est moins compliqué que ça n'en a l'air, c'est comme la prose de Monsieur Jourdain, on fait tous des jeux de langage sans le savoir. *Mon cours est peut-être un long jeu de langage...*

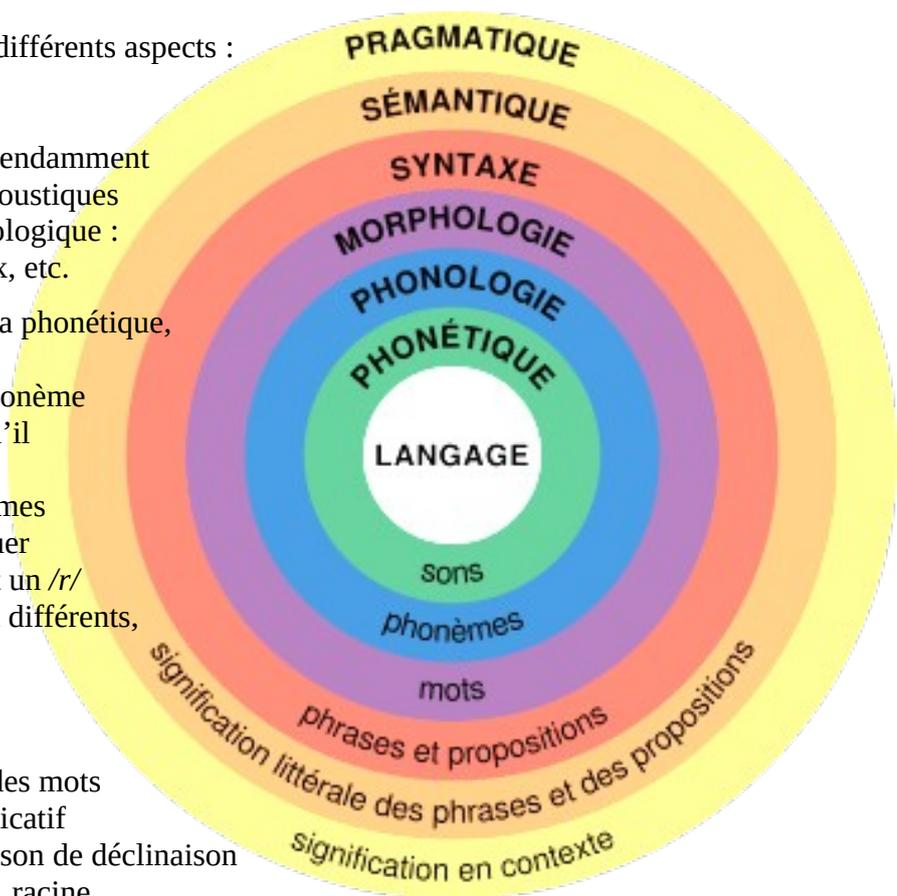
- PLAN :** 1. Quelques éléments de linguistique, définitions et théories.
2. Ludwig Wittgenstein et les jeux de langage.

PREMIÈRE PARTIE : quelques éléments de linguistique, définitions et théories

A. Qu'est-ce que la linguistique ?

La linguistique étudie le langage sous ses différents aspects :

- x *Phonétique* = étude des sons indépendamment de leur emploi, en tant qu'unités acoustiques produites par un mécanisme physiologique : position de la langue, lèvres, larynx, etc.
- x *Phonologie* = complémentaire de la phonétique, c'est l'étude des phonèmes. Un son est considéré comme un phonème lorsqu'il est porteur de sens, lorsqu'il devient un signifiant.
Exemple : /p/ et /b/ sont des phonèmes en français, car il servent à distinguer "pas" et "bas" ; mais un /r/ roulé et un /r/ grasseyé, bien que phonétiquement différents, ne sont pas des phonèmes. Entre *mais* et *maïs*, c'est le tréma qui est un phonème.
- x *Morphologie* = étude de la forme des mots à partir du plus petit élément significatif (monème ou morphème) : terminaison de déclinaison ou de conjugaison, préfixe, suffixe, racine.
Exemple : dans *inchangeable*, il y a trois morphèmes *-in*, *-change-*, *-able*.
- x *Syntaxe* = étude de l'ordre des mots et de la façon dont ils se combinent pour former des phrases, des énoncés.
- x *Sémantique* = étude des signifiés, du sens, des énoncés et des rapports de sens entre les mots.
- x *Pragmatique* = étude des systèmes de communication pris dans leur contexte global (gestes, regards, présupposés, etc.).



Pour compléter cette introduction à la linguistique, il me faut encore citer les quatre fonctions classiques du langage, plus ou moins déterminantes selon les points de vue et les époques :

- *Véhiculaire* = première fonction du langage, être le véhicule qui permet la communication : latin (Moyen-âge + Érasme, Spinoza), anglais aujourd'hui = fonction politique.
- *Identitaire* = le langage est porteur d'une culture, d'un mode de pensée, de l'identité d'un peuple.
→ **Ces deux fonctions entrent en tension, voir le débat autour des langues régionales.**
- *Descriptif* = sert à décrire une situation, un paysage, une action, un caractère, etc.
- *Performatif* = un énoncé peut avoir un effet sur une situation : "Nommer, c'est faire advenir".
 - Droit, diplomatie (*état civil*, *déclaration de guerre*).
 - Religion (« Au commencement était le Verbe », « *Fiat lux...* et la lumière fut »).

B. La "querelle des Universaux". Réalistes contre nominalistes.

D'abord un petit retour au Moyen-Âge, et particulièrement au XIV^{ème} siècle, à l'époque des papes d'Avignon. La "querelle des Universaux" était alors un des grands sujets de controverse. Une controverse, c'était à l'époque une sorte de joute verbale entre savants, théologiens et autres – cf. la controverse de Valladolid en 1550 –, c'est donc **un jeu d'arguments, pro et contra**, avec ses règles définies par Aristote dans la "Rhétorique", ouvrage maintes fois lu et commenté dans les universités du Moyen-Âge. ► *figures de rhétorique : chiasme, zeugma, anaphore, métonymie, etc.*

Contrairement à Platon qui se méfiait de l'éloquence et des sophistes (*Gorgias*), Aristote considère le discours comme un art du raisonnement et de l'argumentation. Ses caractéristiques sont :

1. *la parrésia* (franchise, parler-vrai), élément fondamental de la persuasion (*Michel Foucault*) ;
2. trois modes d'expression : *le logos* (la démonstration rationnelle), *l'ethos* (la référence à la tradition - ἔθος = la coutume), et *le pathos* (l'appel à l'émotion, aux affects) ;
3. *la logique*, objet d'un traité détaillé (*l'Organon*). Principe de non-contradiction, syllogismes.

L'objet de la "querelle des Universaux" était précisément une question de logique : quelle sorte de lien y a-t-il entre le concept et le réel, le concept existe-t-il indépendamment des objets qu'il nomme ? Cette question opposait déjà Aristote à Platon, et a été centrale pendant tout le Moyen-Âge.

- On sait que, pour Platon, il existe un "monde des idées", accessible aux seuls philosophes, et dont nous, pauvres mortels, ne percevons que l'ombre projetée sur les murs de la caverne. Le nom ne désigne pas tant la chose que nous avons sous les yeux que son idée, c'est une sorte de pont entre le monde intelligible (celui des idées, des essences) et le monde sensible (celui que nous percevons). « *Connaître les noms, c'est connaître la nature des choses* » (le *Cratyle*, cité par Muriel).

- Pour Aristote, au contraire, l'essence ne peut exister qu'incarnée dans une matière. C'est l'hylémorphisme, du grec ὕλη (matière dont une chose est faite) et μορφή (la forme). Il refuse toute existence indépendante aux termes désignant une espèce ou un genre, comme humanité, animal, beauté... – ce qu'il nomme "catégories" et qu'on appellera plus tard "Universaux". Il les considère comme des "substances secondes", simples attributs des choses particulières. Par exemple, un cheval ou des chevaux sont des sujets, mais "le cheval" en tant qu'espèce est un attribut des chevaux et non un sujet existant par soi-même.

Donc seule l'expérience nous permet de découvrir la réalité des choses ≠ rationalisme cartésien
« *C'est par l'expérience que la science et l'art font leur progrès chez les hommes.* »

Bref, cet "empirisme" et ce "pragmatisme" d'Aristote s'opposent à l'idéalisme platonicien, fondement de la doctrine chrétienne. D'où la centralité de la "querelle des Universaux", qui rebondit à Avignon avec Jean XXII, dont **Guy Lobrichon** nous avait dit un mot il y a qq années.



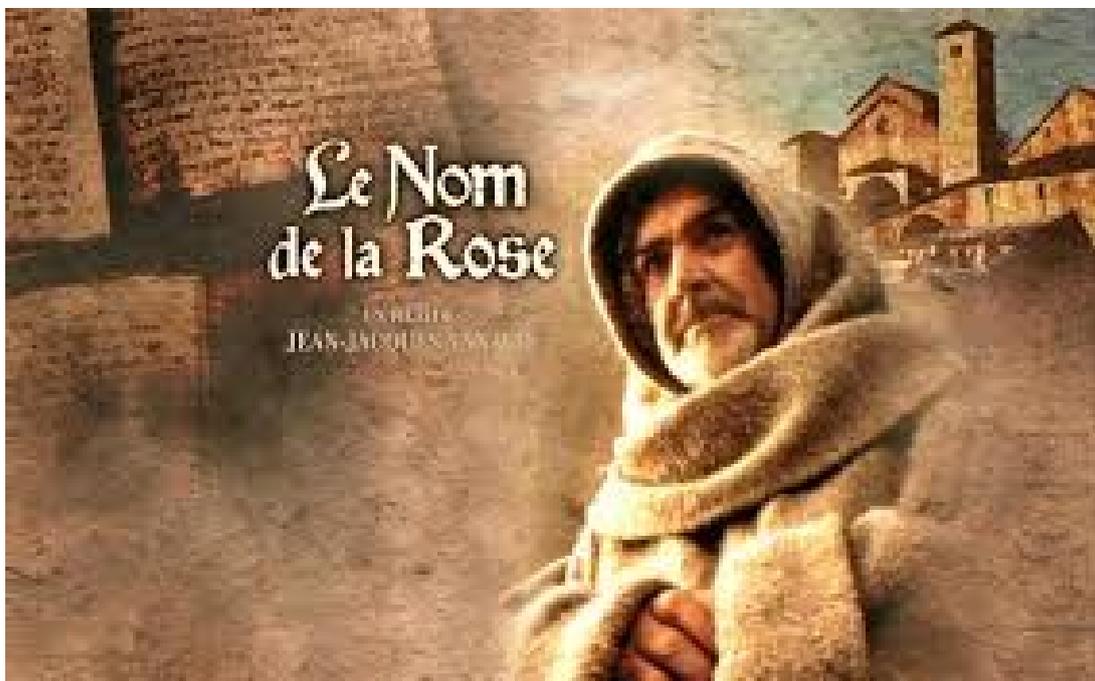
Tombeau de
Jean XXII
à
Notre-Dame
des Doms.
Avignon



Jean XXII (pape de 1316 à 1334) est le deuxième pape d'Avignon, successeur de Clément V mort en 1314 (même année que Philippe le Bel – malédiction de Jacques de Molay, rois maudits). C'est un Français, Jacques Duèze, originaire de Cahors, ancien évêque d'Avignon, qui est péniblement élu après deux ans de vacance (échec sanglant du conclave de Carpentras en 1314). Il installe la cour pontificale dans son ancien palais épiscopal, à l'emplacement du futur Palais des Papes, qui sera édifié par ses successeurs Benoît XII (1334-1342) et Clément VI (1342-1352). Forte personnalité malgré son grand âge (72 ans), il entend jouer un rôle prépondérant comme chef d'une Église dominant rois et empereurs, et remettre de l'ordre dans la chrétienté, tant au niveau administratif et politique qu'au niveau des dogmes.

Bâtitteur et amateur de bon vin (créateur entre autres de Châteauneuf-du-Pape et de Châteauneuf-de-Gadagne), c'est aussi un juriste et un redoutable débateur, qui n'hésita pas à intervenir dans l'élection de l'Empereur du Saint-Empire romain-germanique, à faire des remontrances au roi de France Philippe V ("Croisade des Pastoureaux"), et à faire expulser les juifs d'Avignon et du Comtat afin de récupérer leurs biens, faisant au passage raser leurs synagogues.

De nombreuses controverses l'opposèrent notamment au dominicain Meister Eckhart (1328), le premier des grands mystiques rhénans, inspirateur de Hegel, Wittgenstein et Heidegger ; et surtout aux franciscains, au sujet de la pauvreté de l'Église et aussi dans le cadre de la fameuse "querelle des Universaux". L'un des principaux opposants à Jean XXII est le franciscain **Guillaume d'Ockham** (vers 1285 - 1347) - Guillaume de Baskerville dans "Le Nom de la Rose" d'Umberto Eco (Sean Connery dans le film). Présent à Avignon de 1324 à 1328.



S'inspirant d'Aristote, Guillaume d'Ockham défend une philosophie nominaliste, pour laquelle les Universaux ne sont que des mots, des représentations dont il récuse l'existence en tant que substance. Pour lui, la connaissance ne peut s'appuyer que sur les choses sensibles et les Universaux sont de simples outils qui aident la pensée à se constituer. D'où le fameux principe du "**rasoir d'Ockham**", selon lequel « *les choses essentielles ne doivent pas être multipliées sans nécessité* ». ("essentiel" est à prendre au sens philosophique d'essence qui précéderait l'existence). Il en découle que « *Il n'y a pas de "nature humaine", chaque être humain est singulier* ». Et donc, sur le plan politique, il n'y a que des individus ; pas de "corps social", mais une *congregatio* d'unités distinctes. L'autorité politique est donc liée au consentement des hommes, et cette *via moderna* inaugurée par Guillaume d'Ockham laisse aux membres de la société civile une certaine latitude. On est aux antipodes du Platon de la *République*.

Ces premiers balbutiements d'une philosophie politique moderne – et la critique des Franciscains envers les fastes de la papauté – s'opposent frontalement au maintien de l'ordre politico- ecclésial dominant voulu par la papauté. L'influence exercée par Ockham sur des penseurs comme le théologien Pierre d'Ailly ou les "hérétiques" Wyclif et Jean Hus, se prolongera jusqu'à la Réforme. Le jeune Luther a lui-même reconnu qu'il était « *de la secte d'Ockham* ».

Cette "Querelle des Universaux" est avant tout un débat théologique. Pour faire accepter le dogme de la "transsubstantiation", selon lequel le pain et le vin deviennent *réellement* le corps et le sang du Christ lors de la consécration par un prêtre, il faut postuler l'existence de substances au delà de toute forme, puisque la même forme peut accueillir une nouvelle substance. On voit ici combien le platonisme est au cœur du christianisme. Pour plus de détails sur cette question centrale des Universaux, voir Alain de Libera, titulaire de la chaire d'histoire de la philosophie médiévale au Collège de France.

La "Querelle des Universaux" reste cependant actuelle, en tant qu'interrogation fondamentale sur la consistance du réel et de ses représentations :

- le philosophe des sciences **Rudolf Carnap** (1891-1970) a proposé en 1947 une nouvelle théorie des universaux (*Meaning and Necessity*), affirmant l'existence réelle des entités mathématiques.
- "nouveau réalisme" du jeune philosophe allemand Markus Gabriel (né en 1980).

Guillaume d'Ockham a été cité à plusieurs reprises par Wittgenstein et les mathématiciens-philosophes gravitant autour du **Cercle de Vienne** (*j'y reviendrai avec plus de détails*), et le principe de parcimonie de la pensée, d'élégance des solutions exprimé dans le fameux "rasoir" est devenu un élément déterminant de la logique et de la science modernes.

Pour simplifier : quel est le point commun entre une chemise noire, un chat noir, une nuit noire, des idées noires ? Le noir, évidemment, mais on peut considérer cette notion de différentes manières :

- Celui qui pense qu'il y a un noir universel que l'on retrouve en chacun mais qui existe indépendamment d'eux, dans un monde des idées à la manière de Platon, est dit "réaliste".

Il croit que les "prédicats communs" de Platon existent réellement, que les essences ont une existence.

- Celui qui pense qu'il n'existe aucune chose réelle qui soit le noir, et que c'est juste un nom pour désigner une ressemblance, est dit "nominaliste". Pour lui, les concepts n'ont pas d'existence propre, ce sont juste des outils abstraits qui aident à décrire et à mettre en relation les objets qu'ils dénotent. Le nominaliste croit uniquement en l'existence de choses particulières mises en relation par l'abstraction du concept. Le concept est comme le fameux "*couteau sans lame auquel il manque un manche*" de **Lichtenberg** (vers 1780).

Peut-on expliquer ce que "rouge" signifie autrement qu'en montrant un objet de couleur rouge ?

Le bonheur existe-t-il "en soi", ou n'y a-t-il que des moments heureux ?

- ➔ « *Je vois un homme, mais je ne vois pas l'humanité.* » (*Anthisthène, -444 à -365, disciple de Socrate et inspirateur de Diogène*) cf. **Stephen Greenblatt "Quattrocento" (Champs Flammarion)**
- ➔ « *Le concept de chien n'aboie pas* » (attribué à Spinoza).

Ce qui nous amène à nous interroger sur la notion de "concept", déjà évoquée par Muriel à propos du concept de "jeu".

C. Qu'est-ce qu'un concept ? ≈ ce qu'Aristote nomme une "catégorie".

Pour un linguiste, un concept se définit **en intension** et **en extension**.

- L'intension (avec in S) d'un concept - on disait autrefois sa compréhension-, c'est l'ensemble des caractéristiques qui le définissent. C'est une sorte de cahier des charges indiquant les spécifications nécessaires et suffisantes pour appartenir à la classe désignée par ce concept. L'intension d'un concept est donc sa définition, son sens.

Par exemple, l'intension de "chat" est : "petit animal à quatre pattes de la famille des félins".

- L'extension d'un concept, c'est l'ensemble des objets porteurs de ces spécifications, l'ensemble des référents dénotés par ce concept. L'extension de [chat] est donc l'ensemble des animaux auxquelles son intension s'applique : mon chat, le chat de mon voisin, le chat de gouttière, les siamois, chartreux, et même le chat de Schrödinger...

Plus un concept est général, plus son extension est vaste, et plus son intension est réduite.

Exemple : [animal] est plus général que [chat], puisque le chat est un animal, et qu'il y a beaucoup d'animaux qui ne sont pas des chats. Tous les animaux n'ont pas les caractéristiques du chat, qui a, lui, toutes les caractéristiques d'un animal + les siennes propres.

[Animal] a donc une moins grande intension et une plus grande extension que [chat].

En outre, un énoncé peut avoir une intension sans avoir d'extension :

par exemple : " *la petite-fille du Père Noël*" ou " *l'empereur de Suisse*".

Ces énoncés ont un sens, mais ne correspondent à rien de réel, ils n'ont aucun référent.

Patrick Boucheron (12 juillet au Festival) donnait pour exemple le concept de "Moyen-âge" : on peut lui attribuer arbitrairement une définition (une intension) : de 476, fin de l'Empire romain d'Occident (Romulus Augustulus / Odoacre), à 1453, prise de Constantinople par le Turc Mehmet II et fin de l'Empire byzantin. Mais selon que l'on considère le Moyen-âge sur le plan religieux, artistique, sociologique ou politique, ces dates sont plus ou moins pertinentes.

Certains historiens – et non des moindres – le font démarrer avec l'instauration du catholicisme comme religion d'État par Théodose (380), dernier empereur à régner sur l'Empire romain unifié (379-395), ou avec le baptême de Clovis (vers 500) ; d'autres le font s'arrêter au XII^{ème} siècle avec la révolution des villes, ou au contraire le font durer jusqu'à la Révolution française, remettant en cause la frontière entre Moyen Âge et Renaissance. voir *Johan HUIZINGA (Muriel Damon)*.

On a donc là un concept dont la définition – l'intension – est variable, et donc dont la liste des faits historiques et sociaux, des œuvres et des objets divers qui le constituent – son extension – est contingente. On parle alors de "concepts ad hoc" dont les caractéristiques s'adaptent au contexte (intrusion pragmatique), ou de "concepts flous", qui se prêtent particulièrement aux "jeux de langage". ***N'est-ce pas vrai de la plupart des concepts ? JEU = concept flou par excellence.*** Nous verrons que, pour Wittgenstein, le langage est constitué d' "***entités floues***".

D. Philologie et structuralisme

Un mot rapide sur les XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles, où l'étude des langages s'est souvent confondue avec l'étymologie (la recherche des racines) et la philologie (étude comparée des langues).

Notamment chez les linguistes allemands du XIX^{ème} siècle :

Johann Herder (1744-1803) et ***Wilhelm von Humboldt*** (1767-1835), pour qui langues et cultures sont les miroirs l'une de l'autre. La diversité linguistique exprime la diversité des visions du monde, et donc des œuvres littéraires qui sont l'"âme" des nations. Le fait de parler une même langue devient ainsi fondateur de l'appartenance à une même nation (\neq *universalisme des Lumières*).

August Schleicher (1821-1868) et ***Gustaf Kossinna*** (1858-1931) : leurs travaux de linguistique comparative mêlés à des recherches archéologiques les ont menés à formuler l'hypothèse d'une "langue originaire" (*Ursprache*) – la soi-disant "langue indo-européenne" -, dont les représentants les plus évolués seraient le sanskrit, le grec et le latin, et à l'époque contemporaine les langues germaniques. Il ne restait plus qu'à faire coïncider les mots et les choses pour en conclure la supériorité de la "race" germanique. Je ne m'attarde pas sur cet aspect parfois douteux de la linguistique comparative, abondamment récupéré par l'idéologie nazie.

On en trouve aussi les traces en Italie, avec ***Gabriele d'Annunzio*** (1863-1938), connu pour son raid sur Fiume (1920) et son soutien aux débuts du fascisme mussolinien, mais aussi pour ses travaux sur l'art de la traduction et son impossibilité, les concepts ne se recouvrant pas d'une langue à l'autre.

En France, **Albert Dauzat** (1877-1955), spécialiste des patois et des noms de lieux, et **Joseph Vendryes** (1875-1960), concepteur d'une approche comparative des langues sous leurs aspects psychologique, social et historique. Ils ont fait les belles heures des départements "philologie" de l'École pratique des Hautes Études et de la Sorbonne dans l'entre-deux guerres.

Aux États-Unis, le spécialiste des langues amérindiennes **Benjamin Lee Whorf** (1897-1941) et l'anthropologue **Edward Sapir** (1884-1939) reprennent les propositions de Wilhelm von Humboldt et de l'anthropologue américain **Franz Boas** : *hypothèse "Sapir-Whorf"*, *relativisme linguistique et culturel* selon lequel ce sont les langues qui déterminent notre catégorisation de la réalité perçue, et la richesse du langage détermine la précision de la pensée. Hypothèse contestée par les tenants de la théorie des stades universels du développement (Jean Piaget) et aujourd'hui abandonnée grâce aux avancées des sciences cognitives et des neurosciences.

À noter aussi les tentatives de classer les langues en quelques "familles linguistiques" (Joseph Greenberg – 1915-2001), voire même de définir une "langue mère" (Merritt Ruhlen – né en 1944).

Tous ces débats qui animaient encore la linguistique des années 60-70 sont aujourd'hui largement dépassés. Je préfère passer directement à une autre approche du langage, nettement plus féconde, qui donnera naissance au structuralisme.

* **Ferdinand de Saussure** (1857-1913) a révolutionné la linguistique. Pour les philologues du XIX^{ème} siècle, étudier une langue c'était rechercher son origine, son histoire, son évolution en la comparant avec d'autres langues pour en trouver les racines communes. On était dans une approche *diachronique*, c'est à dire basée sur les changements à travers le temps et l'histoire. Avec F. de Saussure, on passe à une approche *synchronique*, c'est à dire basée sur les invariants et la recherche de l'organisation interne à un moment donné. La langue est désormais étudiée comme un système (Saussure n'employait que rarement le mot structure), avec sa cohérence interne. Très influencé par les idées du sociologue Emile Durkheim, il affirme que « *la langue est un système organisé et doué d'une fonction sociale.* ». Les signes de la langue ne prennent sens que les uns par rapport aux autres et sont composés de deux facettes : *le signifiant et le signifié*. Le signifiant correspond au son produit pour énoncer un mot ; le signifié renvoie à la signification attribuée au signe. Les relations entre signifiant et signifié sont purement arbitraires.

* **École de Prague** : **Nikolai Troubetskoï** (1890-1938) et surtout **Roman Jakobson** (1896-1982). S'inspirant des travaux de Saussure, il privilégie l'analyse des formes du discours, indépendamment de leur histoire et de leur auteur. Il est considéré comme l'inventeur du structuralisme, c'est à dire non plus l'étude des objets pris séparément, mais de leurs relations. Il établit la distinction entre phonétique et phonologie, étude des sons en tant qu'éléments d'une structure langagière.

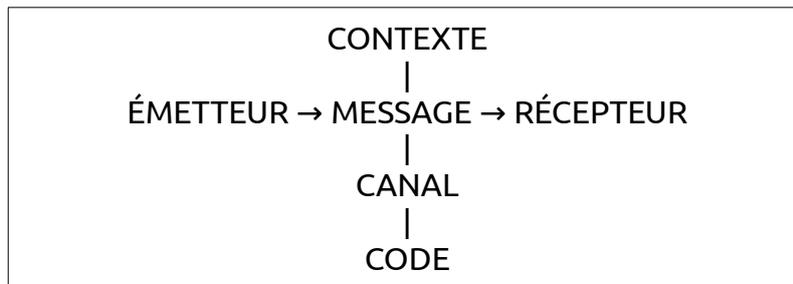
→ rencontre Jakobson / Lévi-Strauss, à l'École libre des Hautes Études fondée en 1942 à New-York par des universitaires français ayant fui l'occupation (l'historien Gustave Cohen, les philosophes Jacques Maritain et Vladimir Jankélévitch, l'anthropologue Henri Lévy-Bruhl...) Ancêtre de l'EHESS. [*Épopée du "Capitaine-Paul-Lemerle (printemps 1941), à bord duquel se retrouvèrent Lévi-Strauss, André Breton, André Masson, Anna Seghers, Victor Serge, avec escale à La Martinique et accueil par Suzanne et Aimé Césaire*].

Cette rencontre a été déterminante pour le "virage structuraliste" de Claude Lévi-Strauss qui s'inspirera de la linguistique structurale pour étendre le structuralisme à l'étude des systèmes de parenté, des récits mythiques et à tout le champ de l'anthropologie.

Correspondance Lévi-Strauss / Jakobson publiée en juin 2018 (Seuil).

En 1963, Jakobson publie un article célèbre, dans lequel il propose une analyse du langage à travers un schéma comportant six pôles :

dans un *contexte* donné, un *émetteur* (destinateur) transmet un *message* à un *récepteur* (destinataire) par le biais d'un *canal* (contact visuel, auditif...), en utilisant un *code* (pictural, linguistique...).



- On retrouve une partie de ces analyses chez Marshall McLuhan : *"Pour comprendre les médias : les prolongements technologiques de l'homme"*, publié l'année suivante (1964). Il reprend le schéma de Jakobson, et en conclut que « *le médium est le message.* »

En fait, le structuralisme linguistique n'a pas cessé d'évoluer par rapport à cette représentation :

* **Georges Dumézil** (1898-1986), surtout connu pour ses travaux de mythologie comparée et pour la "tri-fonctionnalité", qui serait caractéristique de l'organisation sociale des peuples indo-européens : ceux qui prient – orateurs -, ceux qui combattent – bellatores -, et ceux qui travaillent – laboratores. Théorie aujourd'hui très controversée.

Dumézil était avant tout un linguiste, maîtrisant une trentaine de langues. Sa prédilection pour le mythe indo-européen, et ses amitiés passées avec Charles Maurras, Pierre Gaxotte ou Drieu La Rochelle, lui ont valu d'être suspecté (à tort ?) de sympathie pour l'idéologie aryenne. Il s'en est toujours défendu.

* **André Martinet** (1908-1999), auteur du classique *"Éléments de Linguistique générale"* (1960). Influencé par l'École de Prague, il a forgé la notion de "morphème", le plus petit élément significatif. Exemple : l'énoncé *Le chat dort* peut s'analyser phonétiquement – un ensemble de sons produits par l'articulation lèvres / langue / larynx -, mais il ne trouve son sens que par l'analyse morphologique : il est composé de trois morphèmes : l'article <le> indiquant le masculin singulier, la forme nominale <chat> qui indique l'espèce, et la forme verbale <dort> qui porte en réalité 2 significations : l'acte de <dormir>, et l'indice de temps [dor] = présent.

La combinaison phonèmes / morphèmes forme ce qu'on appelle *"la double articulation"* du langage, notion que l'on doit à André Martinet.

Ce faisant, il a approfondi le rapport signifiant / signifié : approche *"fonctionnaliste"* qui met en avant les enjeux de communication liés au langage, plutôt que l'étude des seuls codes.

* **Émile Benveniste** (1902-1976) a occupé la chaire de grammaire comparée au Collège de France de 1937 à 1969. Spécialiste des langues iraniennes et orientales, proche de Claude Lévi-Strauss, son ouvrage principal *"Problèmes de linguistique générale"* (1966 et 1974) replace l'humain au cœur du langage en distinguant l'énonciation de l'énoncé.

L'énoncé est la parole prononcée (ou le texte écrit), tandis que l'énonciation est *l'acte linguistique* par lequel des éléments de langage sont rendus signifiants par l'énonciateur = émetteur, locuteur à l'oral et scripteur à l'écrit. Ce *"subjectivisme"* implique que celui qui étudie un langage prenne conscience de son propre regard et se garde de projeter ses catégories de langue et de pensée sur l'objet de son étude. La langue n'est jamais séparée de l'expérience, de la vie des sujets ; il critique les linguistiques formalistes et affirme : « *Vivre le langage, tout est là : dans le langage assumé et vécu comme expérience humaine, rien n'a plus le même sens que dans la langue prise comme système formel et décrite du dehors. (...) C'est dans le langage que l'homme se constitue comme sujet* ». Or il ne peut le faire seul car le langage implique un dialogue, quelque soit le degré de présence du destinataire.

« *C'est cette condition de dialogue entre un "je" et un "tu" qui est constitutive de la personne.* »

Benveniste a donc posé la question de la possibilité d'une intersubjectivité – nous verrons combien elle est centrale chez Wittgenstein -, et en même temps ébauché un dépassement du structuralisme.

* On ne peut parler de linguistique structurale sans évoquer la figure de **Roland Barthes**, ses écrits sur la littérature, ses critiques de théâtre et ses "Mythologies" (1957).

S'appuyant sur la théorie du signe développée par Saussure, il décrypte le signifiant véhiculé par images et objets (**la DS !**). Dans l'exemple canonique de l'analyse d'une page de publicité pour les pâtes Panzani, derrière l'image "dénotée" – les objets photographiés –, se cache une image "connotée" : le filet débordant de légumes frais évoque le retour du marché et une préparation "maison", les couleurs (rouge-jaune-vert) évoquent l'Italie, etc.

Le produit est ainsi mis en valeur et l'image joue le rôle d'un discours capable de véhiculer des mythes menant à l'hyperconsommation.



Le "tournant linguistique" importé en France par Barthes dans les années 60 a ouvert la voie aux actuelles "visual studies" qui mettent l'accent sur la performativité des images.

E. La linguistique moderne : pragmatisme et pragmatique

Aujourd'hui, les linguistes considèrent qu'on ne peut appréhender un langage à travers sa seule structure, que la distinction formelle entre la langue considérée comme un code (sémantique), et la parole, qui prend en compte les usages du langage, doit être dépassée.

Il faut donc replacer le langage dans l'ensemble de son contexte sémiologique, c'est à dire prendre en compte tout ce qui relève de la communication, et non plus seulement le classique triptyque émetteur / message codé / récepteur : expressions corporelles (gestes, regards, postures, expressions du visage, inflexions de la voix). "émojis" = langage universel ?

Il faut aussi tenir compte des prérequis, des présupposés, des sous-entendus, c'est à dire des éléments de contexte intra- et extra-textuels nécessaires à la compréhension.

Alors que la sémantique s'intéresse à la *signification de la phrase*, qui dépend de chaque mot pris séparément et de son rôle dans la phrase (syntaxe = sujet/verbe/compléments), on parle ici plutôt de *sens de l'énoncé* prenant en compte les contextes. [*distinction dénotation / connotation de Barthes*]]
Métaphore de Kamel Daoud : « la pomme que l'on croque après l'avoir volée n'a pas le même goût que si on vous l'avait offerte. »

EX : Si je dis à mon amie « *le train part dans cinq minutes* », cela suppose qu'elle sait de quel train il s'agit. Si elle se trouve près du quai, elle peut comprendre ma remarque comme une injonction à se dépêcher. Si elle est encore chez elle, je lui signifie qu'elle l'a déjà raté.

Le sens change selon le contexte, et le ton sur lequel je prononce cette phrase, les regards et les gestes qui l'accompagnent font partie du message, alors que ni la référence du train, ni l'éventuelle urgence ne sont littéralement exprimés dans notre échange.

C'est précisément l'objectif de **la pragmatique** d'expliquer le passage entre sens littéral et sens communiqué, entre **dénotation et connotation**. La pragmatique vient donc compléter la sémantique et rapproche la linguistique des sciences de la communication.

On retrouve dans la pragmatique l'influence déterminante de la pensée anglo-saxonne, et en particulier du **pragmatisme** qui s'était développé dans le monde anglo-saxon, et surtout aux États-Unis, dès le milieu du XIX^{ème} siècle.

Je prends le temps de détailler un peu cette pensée peu connue en France.

Le pragmatisme est une théorie selon laquelle la valeur des connaissances tient à leurs effets, plutôt qu'à leur conformité à des principes ou à leur cohérence avec un système de pensée.

Exemple : la question de l'existence de Dieu. Peu importe qu'il existe ou non, toutes les "méditations métaphysiques" ou autres cogitations n'apportent aucune preuve ni aucun démenti sérieux ; ce qui est incontestable, c'est que la fiction de Dieu a eu d'énormes conséquences dans l'Histoire et les cultures humaines.

Principaux auteurs du pragmatisme :

- **William James** (1842-1910, le frère de Henry), et son lumineux "Le Pragmatisme" (1907).

- **John Dewey** (1859-1952), connu surtout pour ses travaux sur la démocratie et l'éducation.

- **Charles Sanders Peirce** (1839-1914), astronome, physicien, logicien et fondateur de la "sémiotique", ou science des signes. Pour Peirce, tout processus signifiant comporte trois éléments : le signe lui-même, l'objet qu'il désigne (auquel il se réfère = le référent), et un troisième terme (l'interprétant), opération de pensée qui assure le lien entre le signe et ce qu'il désigne.

L'interprétant est donc une partie constitutive et déterminante du langage.

Par exemple, si j'ouvre un dictionnaire à l'article "homme", je trouverai plusieurs définitions : "être humain de sexe masculin", ou "être courageux" (sois un homme !), ou encore "être humain sans distinction de sexe" (Droits de l'Homme). Le même mot – homme – peut donc être interprété de manières différentes, on peut lui attribuer des interprétants différents, variables selon le contexte de ma recherche.

Mais ce n'est pas tout : chacun de ces interprétants peut à son tour être l'objet d'interprétations différentes – qu'est-ce qu'un "être humain" ? Que signifie "de sexe masculin", et ainsi à l'infini. Peirce nomme cet enchaînement sans fin signifiant / interprétant "**sémiose illimitée**", un énoncé pouvant virtuellement prendre une infinité de significations.

On est déjà proche des "jeux de langage" de Wittgenstein, et mettre des limites à l'interprétation et à la "sémiose illimitée" sera l'un des objets de recherche d'**Umberto Eco** (théorie du "lecteur modèle" et de l'"isotopie"), ou des théories de l'*enchaînement conceptuel logique* dans l'ingénierie des systèmes d'information (Merise, etc.). La linguistique mène à tout...

F. Philosophie analytique et cercle de Vienne : le tournant linguistique ("Linguistic turn")

La philosophie analytique s'oppose aux courants issus de l'idéalisme allemand (Kant, Fichte, Schelling, Hegel). Reprenant la tradition de l'empirisme anglo-saxon (Locke, Hume), elle vise à clarifier les idées et les concepts grâce à l'analyse logique du langage, cherchant à mettre en évidence les erreurs de raisonnement que le langage peut induire et ainsi à dissiper les "faux problèmes". On retrouve ici les propositions de Guillaume d'Ockham !

Le logicien et mathématicien allemand **Gottlob Frege** (1848-1925) est une sorte de précurseur : il est le premier à distinguer les notions de *référence*, *sens* et *présupposé*, reprenant la distinction dénotation / connotation de la pragmatique.

- ➔ EX : "voiture", "caisse", "tacot", "bolide" ont la même dénotation, car tous ces mots font référence à une voiture. Mais ils ont des connotations différentes : "caisse" a une connotation familière, "tacot" sous-entend que la voiture est vieille et en mauvais état, et "bolide" implique que la voiture est plutôt rapide. Même référence, sens transmis différents. De même, "flic" ajoute à "policier" des connotations familières et péjoratives.
- ➔ Si je dis « Tony conduit trop vite », ou au contraire « Tony roule prudemment », ces deux énoncés, bien que contradictoires, contiennent une même information sous-entendue, à

savoir que Tony se déplace en utilisant un véhicule. Frege distingue ici le *contenu asserté* (exprimé), et le contenu *présupposé*, nécessaire à la vérité logique de l'énoncé.

Bertrand Russell (1872-1970), filleul de John Stuart Mill, mathématicien, logicien et philosophe (comme Frege), est considéré comme le fondateur de la philosophie analytique. Libre-penseur et hostile à toute forme de religion, il fut surnommé le "Voltaire anglais" à cause de ses nombreuses prises de position libertaires et pacifistes (tribunal Sartre-Russell contre la guerre du Vietnam), et a reçu le prix Nobel de littérature en 1950. Son influence sera déterminante sur le **Cercle de Vienne**, dont le Manifeste de 1929 définit le **positivisme logique** (ou néopositivisme) :

→ S'appuyant sur les travaux de Frege et le *Tractatus* de Wittgenstein (1921), le positivisme logique est une véritable philosophie du langage, qui vise à unifier la science en réduisant tous les concepts complexes et abstraits à des concepts élémentaires se référant directement aux données empiriques. Il distingue les énoncés analytiques, vrais car tautologiques (par ex. « les célibataires sont non mariés »), mais stériles ; les énoncés synthétiques, dont une vérification empirique (par l'expérience) est possible a posteriori ; et enfin les énoncés qui ne sont ni analytiques, ni synthétiques, et qui seraient donc vides de sens, puisque que ni tautologiques ni vérifiables a posteriori.

Dès lors, les énoncés éthiques et métaphysiques, prescriptifs et non vérifiables, sont inutilement encombrants, puisqu'ils n'ont pas de référent dans le monde réel et ne dénotent rien de déterminé. Ce sont des "entités floues" [voir *supra* à propos du concept]. La philosophie doit se concentrer sur l'épistémologie, tout le reste n'est fait que de faux problèmes sans solution scientifique. La philosophie doit se contenter d'examiner les théories scientifiques, d'être la "logique de la science".

Principaux membres :

- **Moritz Schlick** (1882-1936), assassiné en 1936 par un étudiant antisémite aussitôt remis en liberté par les nazis ! Les nazis ne supportaient pas de voir que leurs concepts flous (Volksggeist, etc.) ne résistaient pas à l'analyse logico-linguistique du Cercle de Vienne, qu'ils ont donc contribué à disperser en assassinant leur chef de file. Émigration vers UK et USA.

- **Rudolf Carnap** (1891-1970), **Otto Neurath** (1882-1945), on pouvait aussi y croiser Niels Bohr et Albert Einstein.

Cette conception a influencé Karl Popper (1902-1994), proche bien que non-membre du Cercle de Vienne ; en substituant le critère de "réfutabilité" à celui de "vérifiabilité a posteriori", il a renouvelé l'épistémologie (méthode essais-erreurs). cf. cours de J.R. Alcaras il y a quelques années

Frege, Russell, Carnap et autres avaient tendance à considérer le langage quotidien comme confus, simpliste et rempli d'erreurs, et à lui substituer un langage formel rigoureusement logique, ce qu'on a parfois appelé la "philosophie du langage idéal". Ils ont ainsi ouvert la voie aux premiers travaux sur l'intelligence artificielle (*Alan Turing* et la cryptologie) ou sur la cybernétique (*Norbert Wiener*) : langage machine, encodage binaire, etc., s'éloignant du langage vivant.

En réaction, **la philosophie du langage ordinaire** est un courant de la philosophie analytique qui cherche à éviter ces excès de formalisme et prête plus d'attention aux usages et aux pratiques du langage quotidien et du sens commun. Ce mouvement a été surtout inspiré par Ludwig Wittgenstein – le "second Wittgenstein", œuvres postérieures à 1929, en particulier les "Recherches philosophiques", j'y reviendrai dans la seconde partie.

John Austin (1911-1960) est un des grands noms de la philosophie analytique et de la philosophie du langage ordinaire. Mort à 49 ans, son œuvre a été poursuivie par son élève **John Searl** (né en 1932 - "*Les actes de langage*" 1972). L'apport de John Austin concerne essentiellement la notion de *performativité*, l'une des quatre fonctions du langage que je vous ai citées au début de mon cours.

Un énoncé du type "Je vous déclare mari et femme" a des conséquences immédiates et concrètes sur la cours de la vie des personnes concernées, il est *performatif*, à la différence d'un énoncé *descriptif* ou *constatif* comme "il fait beau aujourd'hui", qui n'a aucun effet sur le monde. cf. Barbara Cassin

Mais comment distinguer clairement ces deux types d'énoncés ? "Il fait beau aujourd'hui" peut aussi signifier "on va faire une promenade" ; "je suis désolé" décrit mon état affectif, mais a aussi pour conséquence d'apaiser (en principe) le ressentiment de mon interlocuteur.

Tous les énoncés peuvent donc avoir une dimension performative.

Austin est alors amené à formuler une nouvelle thèse : tous les énoncés réalisent trois types d'*actes de langage*, un acte *locutoire* (le simple fait de dire qqch), *illocutoire* (réalisé en disant qqch – affirmer, poser une question, promettre, ordonner, remercier, etc.) et *perlocutoire* (qui a un effet sur le destinataire – persuader, menacer, etc.).

Ex. : "On mange très mal dans ce restaurant" est un acte locutoire (le simple fait de prononcer cet énoncé), illocutoire car en le prononçant je dissuade mes amis d'aller dans ce restaurant, et perlocutoire s'il a pour conséquence que mes amis choisissent un autre restaurant.

Tout dépend du ton sur lequel ces énoncés sont prononcés et surtout du contexte :

"Je vous déclare mari et femme" n'a d'effet que prononcé par un officier d'état civil, devant témoins et envers des personnes consentantes. On voit bien l'importance du rôle du contexte, déjà soulignée par les pragmatistes (Peirce, W. James), auquel il faut ajouter tout ce que chaque énoncé contient d'implicite. Ce sera l'objet des recherches de Paul Grice

Paul Grice (1913-1988) distingue la "*signification naturelle*" d'un énoncé, c.à d. son sens littéral, de sa "*signification non naturelle*", porteuse d'intentions que le locuteur souhaite voir décryptées par son interlocuteur. Le succès d'un acte de communication ne dépend pas nécessairement de son codage exact, mais de la reconnaissance de l'intention du locuteur par l'auditeur.

Si je dis "*Il fait trop chaud dans cette pièce*", mon interlocuteur est censé deviner mon intention, à savoir que l'on ouvre la fenêtre. Mais pour comprendre mon intention, mon interlocuteur utilise un mécanisme cognitif par lequel il donne à mon énoncé une signification supérieure à la somme de ce qui a été simplement exprimé. On dit qu'il fonctionne par *inférences logiques*, en faisant intervenir des éléments de contexte et des présupposés issus de ce qu'il sait – ou croit savoir – de ma vie, de ma santé, de mon environnement familial, de ma profession, de mes préférences, etc.

Grice nomme *implicatures conversationnelles* les informations déduites par inférence.

J'ai rencontré Roland ce matin aux Halles et lui ai demandé : « Tu viens au cours ce soir ? »
Cette simple question contient des présupposés et des intentions.

- Présupposés : je sais que Roland comprend qu'il s'agit de l'UPA, où et à quelle heure, et qu'il sera sans doute intéressé car il connaît le thème.

- Intentions : ma question est peut-être aussi une invitation à se retrouver, à échanger, etc.

Et comme ce soir, c'est mon cours, ça peut aussi être compris comme :

"Je serai vexé si tu ne viens pas !". Toutes les mésinterprétations sont possibles, et jouer avec les inférences peut mener à la "mauvaise foi" sartrienne.

(voir "*L'Être et le Néant*", cité par Muriel).

Pour éviter les malentendus, Grice propose une véritable éthique de la conversation, dont Jürgen Habermas s'est inspiré dans sa "Théorie de l'agir communicationnel" (1981) et dans "Morale et communication" (1983) : pour éviter les implicatures erronées, le locuteur doit être *coopératif*, en respectant des *maximes de clarté, de quantité* (ni trop ni trop peu d'informations), *de qualité* (informations ni fausses ni infondées) et *de relation* (informations pertinentes).

Utile à l'époque des fake news !

Il rapproche ainsi la linguistique des sciences cognitives et de la "théorie de l'esprit", c.à d. la capacité d'attribuer aux autres des états mentaux comme les croyances ou les désirs, et d'inférer à partir de ces informations pour comprendre leurs intentions.

Peu avant le cours, je passe devant la cafétéria et rencontre Claude. Je lui demande l'heure, et il me répond : « On a juste le temps d'aller boire un café. »
Il ne répond pas explicitement à ma question, mais la théorie de l'esprit explique la pertinence de sa réponse : ayant identifié mon envie, il y répond directement.

G. Sociolinguistique et linguistique cognitive

Mon exposé serait incomplet si je ne consacrais pas une dernière partie aux développements les plus récents de la linguistique : sociolinguistique et linguistique cognitive.

Les conquêtes, les déplacements de population, les rapports de pouvoir ont un impact sur les pratiques langagières, car les langues n'existent que par les populations qui les parlent. C'est le domaine de la sociolinguistique.

Pierre Bourdieu (1930-2002) est un des premiers à prendre en compte les rapports entre langage et pouvoir : « *Dès qu'on traite la langue comme un objet autonome, acceptant la séparation radicale que faisait Saussure entre la science de la langue et la science des usages sociaux de la langue, on se condamne à chercher le pouvoir des mots dans les mots, c'est à dire là où il n'est pas.* » (Ce que parler veut dire – 1982)

Le langage est un marqueur social et un instrument de pouvoir, ce que Bourdieu nomme "le communisme linguistique" est une illusion, car mots et images sont exprimés et perçus différemment selon le capital culturel dont chacun dispose, de manière très inégalitaire.

William Labov (né en 1927) a étudié les variations de prononciation et d'accent liées à la classe sociale dans les quartiers populaires de New-York, et en particulier dans les quartiers noirs.

Basil Bernstein (1924-2000) a pointé la différence entre le "code élaboré des riches" et le "code restreint" des classes populaires, véritable obstacle à toute promotion sociale.

Louis-Jean Calvet (né en 1942), élève d'André Martinet et professeur de linguistique à l'université d'Aix-Marseille jusqu'en 2012, a parlé d'"écologie des langues". Dans une perspective darwinienne, il considère que les rapports entre langues sont du type "proie-prédateur", la disparition ou au contraire la domination de certaines étant le résultat d'une compétition qui reflète les aléas de l'histoire mondiale. Dans *Linguistique et colonialisme* (1974), Louis-Jean Calvet décrit l'utilisation passée et présente de la linguistique pour légitimer des systèmes idéologiques et de pouvoir dominants, tels que le colonialisme ou la relégation de certaines banlieues.

La linguistique cognitive s'intéresse aux mécanismes cérébraux mis en œuvre par le langage :

Noam Chomsky (né en 1928, professeur de linguistique au MIT de 1955 à 2017) est surtout connu pour son activisme politique proche de l'anarcho-syndicalisme (Vietnam, critique des médias de masse, altermondialisme). Influencé par les premiers développements de l'informatique, il assimile le fonctionnement du langage à celui d'un automate générateur de phrases. Sa "grammaire générative et transformationnelle" tente de décrire les structures innées d'une "faculté de langage" réduite à sa plus simple expression de manière à pouvoir être qualifiée d'universelle.

Très controversée, la linguistique cognitive chomskyenne a surtout nourri les recherches sur la traduction automatique et l'intelligence artificielle, et a influencé toute une génération de linguistes.

Derek Bickerton (1926-2018), professeur à l'Université d'Honolulu, a étudié les créoles d'Hawaï et de Guyane, et en a conclu que le processus de créolisation peut aider à comprendre le développement de la faculté de langage chez les humains, selon un schéma évolutif en "boucle cognitive rétroactive" : les facultés communicatives primitives engendrent un nouveau type de société, qui à son tour exerce une sélection des individus les plus aptes au langage, ce qui entraîne complexification et diversification des modèles mentaux. L'homme aurait donc parlé "pidgin" avant de savoir faire des phrases, notre langage complexe résulte d'une coévolution ontogénèse / phylogénèse.

George Lakoff (né en 1941), professeur de linguistique cognitive à l'Université de Californie et intellectuel de gauche très engagé au sein du parti démocrate. Ses travaux sur les liens entre cognition et langage, et en particulier sur la métaphore, illustrent bien la différence d'approche entre sémantique et cognitivisme :

- x Approche sémantique, vision basée sur le sens et l'analyse des concepts : en affirmant « cet homme est un vrai caméléon », je réduis le caméléon à une seule caractéristique – la capacité de changer de couleur selon son environnement -, alors que son *intension* (l'ensemble de ses caractéristiques) est beaucoup plus vaste : grand lézard doté d'une immense langue lui permettant d'attraper les insectes dont il se nourrit, etc. J'appauvris donc l'intension du concept "caméléon" afin d'y faire entrer un nouveau référent (cet homme), que je réduis pour cela à sa tendance à "retourner sa veste"... autre métaphore !
Intensions réduites à un élément, extension augmentée d'un élément.
- x Approche cognitive, à travers l'étude des mécanismes de l'esprit : Lakoff considère que les métaphores sont omniprésentes dans nos manières de penser et de communiquer et sont organisées d'une manière cohérente qui révèle nos structures mentales.

EX : « Le temps, c'est de l'argent » / « le temps est une ressource » / « le temps est un bien précieux » sont trois métaphores qui forment un système attribuant au temps une valeur économique.

Si je dis « j'ai le moral dans les chaussettes », ou au contraire « je suis au septième ciel », « on s'envoie en l'air », j'associe la tristesse à la partie basse du corps, et le plaisir avec le haut.

Haut / bas = le ciel / l'enfer. Ces métaphores permettent ainsi l'expression d'une représentation du monde à travers des aspects corporels et perceptifs de la cognition.

La métaphore est le type même du jeu de langage.

Steven Pinker (né en 1954) – MIT et Harvard. Proche de Chomsky, avec qui il partage la thèse d'une capacité de langage innée et universelle, il prend en compte le développement des techniques d'imagerie cérébrale (IRM, fin des années 80) et les associe aux travaux de l'anthropologie évolutionniste (**Robin Dunbar**) : les organismes ne sont pas seulement soumis à leur environnement, mais ils le modifient et interviennent dans leur propre évolution par la multiplication des interactions sociales. La capacité langagière est un élément déterminant dans ce processus, car un groupe humain disposant d'un langage avancé, permettant un échange efficace sur l'espace, le temps, les causes et les buts, a une meilleure cohésion sociale et donc une capacité de survie supérieure. Le langage constitue ainsi une "niche cognitive".

Jerry Fodor (1935-2017), lui aussi longtemps professeur au MIT, s'inscrit dans la continuation des travaux de Chomsky et des avancées de la localisation cérébrale. Il développe une vision modulaire de l'esprit dans laquelle le langage se comporte comme une sorte de sous-programme autonome et n'est plus qu'une simple expression de structures cognitives plus fondamentales. Grâce à l'IRM, on sait aujourd'hui que le langage est le produit de l'émergence des images mentales, qu'il existe dans le cerveau humain une aire spécialement dévolue à l'imagination créative localisée dans le cortex préfrontal, c.à d. la zone qui différencie le plus le cerveau humain de celui des autres primates. L'imagination – la faculté de générer des images mentales détachées de la perception immédiate - serait donc le facteur clé de l'évolution humaine. **La pensée précéderait donc le langage.**

CONCLUSION DE LA PREMIÈRE PARTIE

La linguistique est ainsi un monde extrêmement diversifié, qui entretient des liens avec toutes sortes de disciplines : métaphysique, histoire-géo, anthropologie, ethnologie, sociologie, logique, mathématiques, épistémologie, philosophie analytique, cybernétique, sciences cognitives, etc.

Pour résumer tout cela, je parlerai volontiers d'un mouvement d'émancipation progressive de la linguistique, s'appuyant sur la rencontre avec les autres disciplines (*la transversalité est une valeur fondamentale de l'UPA !*) :

- se libérer de la métaphysique platonicienne, avec le nominalisme ;
- traverser le temps et les frontières en comparant les différents codes-langages, avec la philologie (*moment diachronique*) ;
- initier l'étude des rapports entre éléments d'un système, avec le structuralisme, dont l'apport à l'ensemble des sciences humaines a été considérable (*moment synchronique*) ;
- enrichir le sens explicite analysé par la sémantique (dénotation), par le sens implicite contenu dans l'énoncé (connotation) : cette prise en compte des contextes est le grand apport de la pragmatique ;
- rejeter les énoncés flous avec la philosophie analytique qui se consacre à l'analyse logique du langage et introduit dans la linguistique la démarche épistémologique des sciences de la nature.
- enfin passer de la langue étudiée comme un code abstrait, à la parole vécue replacée dans ses contextes et ses imprécisions, avec la philosophie du langage ordinaire, la théorie de l'esprit, la sociolinguistique et la linguistique cognitive.

La linguistique se situe donc dans le cadre d'un **décloisonnement des sciences humaines**, tentant de dépasser les vieilles oppositions "holiste / individualiste", "sociologique / cognitif", "inné / acquis", et tout simplement "nature / culture"... au risque de devenir un sous-chapitre des sciences de la communication et des neurosciences.

Mais je voudrais revenir sur qqun dont j'ai évoqué l'influence à plusieurs reprises, qui est sans doute le personnage-clé de la linguistique du XX^{ème} siècle.

Ses réflexions ont fait évoluer la philosophie analytique – et donc la linguistique -, la faisant passer de la logique formelle du Cercle de Vienne (Frege et Russell), à la philosophie du langage ordinaire et aux jeux de langage.

Mon cours de la semaine prochaine sera donc consacré à Ludwig Wittgenstein (1889-1951).



SECONDE PARTIE : Ludwig Wittgenstein, Vienne 1889 – Cambridge 1951.

Résumé de la 1ère partie :

Quelques étapes importantes dans l'histoire de la linguistique, qui sont chaque fois une rencontre et un décloisonnement, élargissant toujours son champ d'analyse, du concept à l'énoncé et du sens littéral au message transmis avec toutes ses composantes, c. à d. de la dénotation à la connotation :

- Du monde des idées de Platon à l'empirisme d'Aristote, avec le nominalisme de Guillaume d'Ockham (querelle des Universaux).
- De l'étude de l'origine et de l'évolution comparative des concepts (étymologie, philologie) à celle des relations signifiant / signifié avec le structuralisme (Saussure, Jakobson, Martinet, Benveniste), et la sémiologie (Barthes).
- Prise en compte des contextes avec la pragmatique (Charles Sanders Peirce, William James).
- Clarification des idées et des concepts avec la philosophie analytique (Frege, Russell, Cercle de Vienne), et donc renvoi de la métaphysique dans les brumes de la croyance, mais au prix d'une rigueur logique éloignée du langage vivant.

C'est ici que nous trouvons Wittgenstein et son extraordinaire parcours du carcan de la logique formelle héritée de Frege et Russell ("le premier Wittgenstein"), à une manière modeste et ludique de prendre le langage *tel qu'il est*, dans ses applications quotidiennes, en dehors de toute règle extérieure ; un langage-jeu – jeu au sens ludique, mais aussi au sens d'imperfections de l'ajustement qui permettent au mécanisme de ne pas se bloquer.

[La polysémie du mot "jeu" fonctionne en français et en allemand (Sprachspiel)]

Il a ainsi fondé cette "philosophie du langage ordinaire", ouvrant la voie aux travaux de John Austin, John Searl et beaucoup d'autres.

Et pour dissiper de suite le malentendu qui voudrait que Wittgenstein soit illisible, hermétique ou pour le moins difficile à comprendre, je vous cite la réponse qu'il fait lui-même à ce reproche : « *La philosophie défait dans notre pensée les nœuds que nous y avons introduits de façon insensée ; mais c'est pour cela qu'il lui faut accomplir des mouvements aussi compliqués que le sont ces nœuds. Donc, quoique le résultat de la philosophie soit simple, la méthode par laquelle elle y accède ne peut pas l'être. La complexité de la philosophie n'est pas celle de sa matière, mais celle des nodosités de notre entendement.* » (Remarques philosophiques - I§2 – 1929-1930).

A. Une jeunesse dorée.

Ludwig Joseph Johann Wittgenstein naît à Vienne le 26 avril 1889, dans une famille autrichienne d'ascendance juive convertie au christianisme (père luthérien, mère catholique), dont la fortune est immense (principaux maîtres de forge de l'empire austro-hongrois). Baptisé.

Les parents Wittgenstein, mécènes et amateurs de musique, reçoivent régulièrement la visite des figures culturelles d'alors : Johannes Brahms, qui est le professeur de piano des huit enfants de la famille, Gustav Mahler, Richard Strauss, avec lequel le jeune Paul joue en duo.

Paul Wittgenstein : pianiste virtuose, qui a perdu le bras droit lors de la première guerre, pour qui Maurice Ravel composera son célèbre "Concerto pour la main gauche" (1929-1931), créé à Vienne en 1932.





Les dodécaphonistes de l'École de Vienne (Arnold Schönberg, Alban Berg, Anton Webern), qu'il n'apprécie guère, ainsi que peintres et écrivains : le groupe "Sécession" (Gustav Klimt, Egon Schiele, Oskar Kokoschka), Rainer Maria Rilke, Georg Trakl, Hugo von Hofmannsthal..., y compris des contestataires comme Karl Kraus (*Die Fackel*, *Les derniers jours de l'humanité*).

Bref, le "tout Vienne" de la Belle Époque fréquente le "Palais Wittgenstein".

Et Vienne était alors la capitale culturelle de la *Mitteleuropa* - Voir Jacques Le Rider.

Ludwig, le plus jeune des huit enfants, petit génie de la mécanique, surdoué, hypersensible et perfectionniste, est dirigé à 14 ans vers le lycée technique de Linz, où il passe son bac à 17 ans, puis vers la Technische Hochschule de Berlin où il poursuit des études d'ingénieur. Il s'inscrit ensuite à l'Université de Manchester, pour une spécialisation en ingénierie aéronautique. Expériences sur le vol des cerfs-volants, réalisation d'un moteur à réaction pour avions. Deux remarques :

- la fortune familiale permet voyages et études coûteuses à l'étranger ;
- Wittgenstein a reçu une formation scientifique, et se destinait à une carrière d'ingénieur aéronautique. Donc goût de l'expérimentation et rigueur du raisonnement.

En 1911, après avoir rencontré à Iéna le mathématicien-logicien Gottlob Frege, il se rend à Cambridge pour suivre les cours de logique mathématique de Bertrand Russell au Trinity College.

1912-1913 : mort de son père, hérite d'une immense fortune, publication d'un premier ouvrage (*The Science of Logic*), séjours en Islande et en Norvège. Envoie le projet des *Notes on Logic* à Russell, qui l'encourage à abandonner l'aéronautique au profit de la philosophie.

1914 : séjour dans une ferme en Norvège, jusqu'à la déclaration de guerre.

Distribue une large part de l'héritage paternel à quelques amis artistes rencontrés lors des brillantes soirées dans la maison familiale (Oskar Kokoschka, Rainer Maria Rilke, Georg Trakl, etc.). Puis s'enrôle comme volontaire dans l'armée autrichienne, plus par souci de se mettre à l'épreuve en affrontant la mort, que par patriotisme. Plusieurs médailles pour héroïsme et montée en grade. Front oriental, puis front italien, où il est fait prisonnier (novembre 1918), puis libéré en août 1919.

B. Le Tractatus et la fin de la philosophie : le "premier Wittgenstein"

C'est dans ces conditions qu'il rédige ce qui sera l'ouvrage de référence du "Premier Wittgenstein" : **le Tractatus logico-philosophicus** (paru en 1921), composé à partir d'aphorismes rédigés dans les tranchées de l'armée autrichienne sur le front italien, et terminé pendant une longue permission à Vienne et à Salzbourg.

Wittgenstein y défend sa **conception figurative du langage** : de même que la peinture figurative implique une forme commune entre représentation et objet représenté, il y a une forme commune – la "*forme logique*" – entre les propositions du langage et les parties du monde qu'elles décrivent ; une proposition n'est vraie que si sa structure est analogue à celle du fait qu'elle décrit, que si elle renvoie à qqch existant dans le monde.

« **Le monde est tout ce qui a lieu** » (premier aphorisme du Tractatus), puis :

« *Les limites de mon langage signifient les limites de mon propre monde.* »

L'espace du dicible se limite donc à "ce qui a lieu", c.à d. aux phénomènes, ce qui exclut toute forme d'ontologie. C'est l'exact opposé des propositions de Ph. Mengue en novembre dernier.

Le Tractatus a pour but, non d'élaborer une quelconque thèse philosophique – et encore moins de définir ce que serait une "bonne vie" ou le "souverain bien" -, mais de délimiter ce qui dans ce monde est pensable et donc dicible, c'est à dire exprimable dans un langage.

« *La méthode correcte en philosophie consisterait proprement en ceci : ne rien dire que ce qui se laisse dire, à savoir les propositions de la science de la nature – quelque chose qui, par conséquent, n'a rien à voir avec la philosophie – puis, quand quelqu'un d'autre voudrait dire quelque chose de métaphysique, lui démontrer toujours qu'il a omis de donner, dans ses propositions, une signification à certains signes.* » (Tractatus 6.53).

Et plus loin : « *Essayons de décrire, puisqu'on ne peut expliquer.* »

Et il conclut par ce célèbre aphorisme : « *Sur ce dont on ne peut parler, il faut garder le silence* ».

Wittgenstein croyait alors avoir définitivement résolu tous les problèmes de la philosophie, et cette démonstration logique des limites que le langage met à la métaphysique exercera une influence déterminante sur le positivisme logique du Cercle de Vienne... dont il ne fera jamais partie.

L'influence de Frege et Russell est certes flagrante, l'idée que les propositions logiques de la science sont les seules à dire quelque chose sur le monde - et donc à faire sens - sera largement reprise dans le positivisme logique. Mais, à la différence des *néo-positivistes*, Wittgenstein admet que les propositions de la philosophie, de l'esthétique, de l'éthique ou de la religion existent et constituent ce qu'il nomme "*l'élément mystique*", qui ne peut être dit, mais seulement montré.

Dans une lettre à Russel, dont il réfute l'introduction à la première parution du *Traité logico-philosophique* dans une revue allemande (*Annalen der Naturphilosophie*, 1921), sous le titre *Logisch-Philosophische Abhandlung*, Wittgenstein, alors prisonnier des Italiens à Montecassino, prend déjà ses distances : « *Je crains que tu n'aies pas saisi mon intention fondamentale, dont toute l'affaire des propositions logiques n'est qu'un corollaire. Le point essentiel est la théorie qui distingue ce qui peut être exprimé par des propositions – c.à d. par le langage – (et, ce qui revient au même, ce qui peut être pensé), et ce qui ne peut pas être dit, mais seulement montré. C'est, à mon sens, le problème cardinal de la philosophie.* »

C'est le langage qui est central, la logique n'est qu'un outil.

Libéré en août 1919, il rentre à Vienne. Atteint par le "syndrome du soldat", il songe alors à se suicider (comme l'ont fait trois de ses quatre frères) ; puis la lecture de *L'abrégé de l'Évangile* de Tolstoï et surtout de Dostoïevski lui donne un moment l'envie de se faire prêtre. Cette forte attirance pour la religion durera pendant au moins dix ans, après quoi il se rangera à un agnosticisme tranquille.

Il s'inscrit finalement à la Lehrerbildungsanstalt de Vienne, sorte d'institut de formation des maîtres, et commence une carrière d'instituteur, après avoir renoncé à la totalité de l'héritage paternel au profit de ses frères et sœurs.

Il autorise l'année suivante une deuxième publication du *Tractatus*, aussitôt traduite en anglais. Il propose alors à son éditeur d'ajouter au texte une douzaine de pages blanches, pour que le lecteur puisse cracher dessus sa rage de ne l'avoir pas compris, et d'imprimer sur la couverture sa date et son lieu de naissance pour que ceux qui croient à l'astrologie puissent établir son horoscope. C'est son ami et collègue de Cambridge **George Edward Moore** qui aura l'idée d'en latiniser le titre, sorte de clin d'œil au "*Tractatus theologico-politicus*" de Baruch Spinoza (1670).

Mais il a déjà commencé sa vie d'instituteur, loin du petit monde des philosophes.

Il publie un "Dictionnaire pour les écoles primaires" (*Wörterbuch für Volksschulen*), seul livre (avec le *Tractatus* et qq essais) publié de son vivant. Mais ses méthodes pédagogiques et son exigeante sévérité (châtiments corporels) lui valent de nombreux différends avec les habitants des villages où il enseigne. Il démissionne de l'enseignement en 1926, après des vacances en Angleterre à l'invitation de **John Maynard Keynes** qu'il avait croisé à Cambridge.

Divers petits boulots, assistant-jardinier dans un couvent, où il envisage de se faire moine.

Il se consacre pendant deux ans à la construction d'une maison à Vienne pour sa sœur Gretl.

C'est la "*Haus Wittgenstein*", aujourd'hui centre culturel de Bulgarie, conçue avec l'architecte et ami Paul Engelmann dans le plus pur style "moderniste", inspiré par Adolf Loos et proche du Bauhaus.

On perçoit dans ce bâtiment la proximité de Wittgenstein avec les conceptions les plus modernes (sauf en musique, où tout ce qui était postérieur à Brahms lui semblait "décadent") due à sa fréquentation de l'avant-garde viennoise dès l'enfance, mais aussi sa passion



pour le travail précis et son perfectionnisme : par souci du détail, il calculait même au millimètre près l'emplacement des poignées de portes et des radiateurs de manière à assurer la symétrie des pièces.

C'est également à cette époque, vers 1928, que Wittgenstein est contacté par **Moritz Schlick**, chef de file du Cercle de Vienne, désireux de l'associer à ses travaux. Leurs échanges, souvent houleux, réveillent son intérêt pour la philosophie ; **Frank Ramsey**, brillant jeune philosophe-mathématicien mort d'une jaunisse en 1930 (à 29 ans), venu plusieurs fois de Cambridge en Autriche pour rencontrer Wittgenstein, contribue lui aussi à le faire douter des conclusions du *Tractatus*. Ce questionnement marque le début de sa seconde carrière de philosophe et l'occupera pour le restant de ses jours.

C. Le second Wittgenstein et les jeux de langage

En 1929, cédant à l'insistance de Russell, Ramsey et Moore – son prédécesseur à la chaire de philosophie -, il retourne à Cambridge où il est accueilli, à sa grande surprise, comme l'un des philosophes les plus célèbres au monde. Il présente le *Tractatus* comme thèse de doctorat, obtient le grade de docteur et commence à y enseigner dès l'année suivante.

Son essai *Some Remarks on logical Forms (Quelques remarques sur la forme logique)*, où il remet en question les conclusions du *Tractatus*, est publié en anglais ; il rédige en allemand le tapuscrit des *Remarques philosophiques (Philosophische Bemerkungen)*, grâce auquel, par l'intervention de Russell et Moore, sa bourse d'étude au Trinity College est renouvelée. Sera publié en 1964. Ses conférences et ses cours de 1933 à 1935 seront soigneusement pris en notes par ses élèves et publiés à titre posthume (1958) sous le titre de *Cahier jaune, Cahier bleu et Cahier brun*.

1935 : ses sympathies politiques de gauche le mènent à envisager de s'installer en URSS. Il apprend le russe, puis voyage à Léninegrad, où on lui propose un poste d'enseignant. Il refuse, préférant un travail manuel, et part s'installer en Norvège, où il commence la rédaction des *Recherches philosophiques (Philosophische Untersuchungen)*, œuvre centrale du "second Wittgenstein", où il développe la notion de "jeu de langage". Rédigée en deux temps, 1936-39 et 1944-49.

1939 : il est nommé professeur au prestigieux Trinity College de Cambridge, où il donne des cours sur la philosophie des mathématiques. Ces cours seront publiés à titre posthume sous le titre *Remarques sur les fondements des mathématiques (Bemerkungen über die Grundlagen der Mathematik)*.

Il prend la nationalité britannique afin d'éviter d'être considéré comme allemand à la suite de l'Anschluss (mars 38).

En 1941 (à 52 ans), il quitte l'enseignement et s'engage comme brancardier dans un hôpital militaire londonien. Il aura donc fait la première guerre mondiale sous l'uniforme austro-allemand, et la deuxième aux côtés des anglais.

En 1944, il retrouve sa chaire de Cambridge, ré-élabore les *Recherches philosophiques* (version définitive de la 1^{ère} partie en 1946), mais se désintéresse peu à peu des controverses universitaires (brouille avec Karl Popper).

En 1947, il démissionne de sa chaire à Cambridge, jugeant la vie de professeur comme « *une vie d'enterré vivant* ». Il s'installe en Irlande, cherchant la solitude dont il a besoin pour travailler. « *Presque tous mes écrits sont des conversations avec moi-même, en tête à tête.* »

Il y rédige le premier volume des *Remarques sur la philosophie de la psychologie*.

Retour à Cambridge en 1948, rédige le 2^{ème} volume des *Remarques sur la philosophie de la psychologie* et dicte pendant l'été 1949 la deuxième partie des *Recherches philosophiques*, puis *De la Certitude (Über Gewissheit)*. Ces notes et tapuscrits ne seront publiés qu'après sa mort (*Recherches philosophiques* en 1953, *Cahiers* en 1958, *De la Certitude* en 1969).

Il meurt le 29 avril 1951, d'un cancer de la prostate.

Sa formation d'ingénieur, technicien plus que scientifique, et néanmoins fasciné par la logique mathématique, en faisait un esprit pragmatique, préférant l'expérience aux systèmes abstraits. Il aimait aller voir des westerns, ou lire des romans policiers, qu'il considérait comme des *douches de l'esprit*, lui nettoyant le cerveau après ses cours ou lors de périodes d'intenses réflexions philosophiques. L'expérience de la guerre, la pratique de métiers "près des gens", loin de l'université (instituteur, jardinier, architecte...), lui avait conféré une sensibilité qui échappait au champ académique. Il comprend dès son retour à Cambridge en 1929 que les théories, les systèmes, les structures, la logique... ne suffisent pas à expliquer la réalité du monde, ne disent pas l'essentiel. ***L'essentiel est dans le jeu, le langage fonctionne comme un ensemble de jeux.***

La notion de "*jeu de langage*" est centrale chez le "second Wittgenstein" et est présente tout au long des quelque 30.000 pages manuscrites qu'il laissa après sa mort.

D'abord quelques définitions :

Dans ma 1^{ère} partie, j'ai évoqué la "philosophie du langage ordinaire" (Wittgenstein, John Austin, Paul Grice). Un **langage ordinaire**, ou **langage naturel**, est une langue "normale", parlée par un être humain, qui s'est formée petit à petit, évoluant avec le temps.

Il s'oppose au langage formel, tel que le langage informatique, ainsi qu'aux langues construites comme l'esperanto, formées intentionnellement par l'homme pour remplir un besoin précis.

Le retour au langage naturel est une réaction à l'égard des origines de la philosophie analytique, qu'on a parfois appelé la "philosophie du langage idéal".

Pour les pionniers de la philosophie analytique (Frege, Russell, Carnap...), le langage ordinaire est confus, simpliste, rempli d'erreurs et doit être corrigé dans une version formelle plus rigoureuse et sans ambiguïté, conformément à la logique contemporaine.

Au contraire, pour le Wittgenstein des années 1930 et des *Recherches philosophiques*, enquêter sur la grammaire du langage ordinaire permet de résoudre des problèmes philosophiques qui sont engendrés par l'abstraction du langage de la philosophie et une mauvaise compréhension des *règles du langage* (*Regeln der Sprache*) qui cause perplexité et souffrance.

Cette notion de *règles du langage* est fondamentale et indissociable de celle de *jeux de langage* : dans le langage ordinaire comme dans un jeu, il s'agit en fait d'appliquer des règles. Jeu et langage sont unis par l'importance des règles : dans les deux cas l'individu obéit à des règles, bien que de façon légèrement différente d'un individu à l'autre. La pratique du langage sera donc une question d'apprentissage et d'utilisation de règles, différentes dans chaque jeu.

Il n'y a pas de règle générale, il n'y a que des occurrences.

La philosophie ne devrait pas construire de théories, mais se limiter à décrire les règles des jeux de langage et ainsi apporter de la clarté, être « *un combat contre l'ensorcellement de notre entendement par les ressources de notre langage* » (*Recherches* §109).

« *La philosophie ne doit en aucune manière porter atteinte à l'usage effectif du langage, elle ne peut donc, en fin de compte, que le décrire. Car elle ne peut pas non plus le fonder.* » (*Recherches* §124).

Wittgenstein propose de trouver le sens des mots dans l'usage réel que nous en faisons, par exemple, en décrivant l'usage qu'en font les enfants.

La signification correcte des concepts ne se trouve pas dans une hypothétique définition générale ; il n'est donc pas nécessaire de supposer l'existence d'êtres transcendants au-delà des particularités des *objets physiques*, y compris dans les mathématiques. Cette affirmation a été l'objet d'une longue controverse avec **Alan Turing** (1939), qui défendait l'idée d'une existence réelle des entités mathématiques – idée reprise par **Rudolf Carnap** quelques années plus tard.

Les *Recherches philosophiques* renouvellent ainsi la profession de foi nominaliste déjà exprimée dans le *Tractatus* : « *Si un signe n'a pas d'usage, il n'a pas de signification. Tel est le sens de la devise d'Ockham.* » (*Tractatus* 3.328). Wittgenstein cite à plusieurs reprises Guillaume d'Ockham, et y ajoute une remarque typiquement pragmatiste : « *Si tout se passe comme si un signe avait une signification, c'est qu'alors il en a une* ».

Dans les *Recherches philosophiques*, il affirme (§ 66-67) : « *Considère, par exemple, les processus que nous nommons "jeux". Je veux dire les jeux de pions, les jeux de cartes, les jeux de balle, les jeux de combat. Qu'ont-ils de commun ? Ne dis pas : "Il doit y avoir quelque chose de commun à tous, sans quoi ils ne s'appelleraient pas des "jeux" – mais regarde s'il y a quelque chose de commun à tous. Car si tu le fais, tu ne verras rien de commun à tous, mais tu verras des ressemblances, des parentés, et tu en verras toute une série (...). Je ne saurais mieux caractériser*

ces ressemblances que par l'expression "air de famille" ; car c'est de cette façon-là que les différentes ressemblances existant entre les membres d'une même famille (taille, traits du visage, couleur des yeux, démarche, tempérament, etc.) se chevauchent et s'entrecroisent. »

Comment définir ces fameux "jeux de langage" ?

Wittgenstein ne nous aide guère, tant ses définitions sont rares et parfois difficiles à interpréter. Il évite les définitions, qu'il juge imprécises et sources d'erreurs.

- ✓ La définition d'un mot au moyen d'autres mots mène à la "sémiose illimitée" que redoutait le pragmaticien Charles Sanders Peirce. Pour comprendre le mot expliqué, il faut comprendre les mots qui servent à l'expliquer, et pour comprendre ceux-ci il faut comprendre les mots qui servent à les expliquer, et ainsi de suite.
- ✓ Les définitions ostensives [expliquer un mot de manière non verbale, en désignant l'objet auquel il correspond] peuvent toujours être interprétée de diverses façons. Si l'on veut définir de façon ostensive le nombre 2 en montrant deux noix, comment associer ce geste au nombre 2, plutôt qu'à la couleur des noix, à leur forme, etc. ?

De plus, Wittgenstein serait incohérent avec son refus de la généralité s'il s'attardait sur une définition complète. Aucune définition ne pourrait cerner la totalité des jeux de langage, il n'y a aucun point commun qui unirait tout ce que Wittgenstein entend par *Sprachspiele*.

Dans le *Cahier bleu* (cours de 1933 – 34), il déclare :

« À l'avenir j'attirerai inlassablement votre attention sur ce que j'appellerai des jeux de langage. Ce sont des manières d'utiliser des signes, plus simples que celles de notre langage quotidien (...). Les jeux de langage sont les formes de langage par lesquelles un enfant commence à utiliser les mots. L'étude des jeux de langage est l'étude de formes primitives du langage, ou de langages primitifs. »

La meilleure solution est donc de donner des exemples :

« Représente-toi la diversité des jeux de langage à partir des exemples suivants, et d'autres encore : commander, et agir d'après des commandements. Décrire un objet d'après son aspect, ou d'après des mesures prises. Reconstituer un objet d'après une description (dessin). Rapporter un événement. Faire des conjectures au sujet d'un événement. Former une hypothèse et l'examiner. Représenter les résultats d'une expérimentation par des tables et des diagrammes. Inventer une histoire ; et lire. Faire du théâtre. Chanter des " rondes ". Résoudre des énigmes. Faire un mot d'esprit ; raconter. Résoudre un problème d'arithmétique pratique. Traduire d'une langue dans une autre. Solliciter, remercier, maudire, saluer, prier. » (*Recherches* §23).

Le langage est dès lors vu comme un ensemble hétérogène de "jeux de langage", où les expressions employées n'obéissent pas aux mêmes règles selon qu'il s'agit de « donner des ordres, de faire du théâtre, de résoudre des énigmes » (*Recherches* §23).

Les jeux de langage mettent ainsi en avant la variété et l'hétérogénéité des usages du langage, qui ont chacun sa propre grammaire tout en se caractérisant par une ressemblance ou "lien de parenté". Et même si, comme cité plus haut, il serait vain de chercher quoi que ce soit de "commun à tous", ces jeux sont liés entre eux par « des ressemblances, des parentés », à la manière des membres d'une famille, et on peut malgré tout discerner quelques caractéristiques :

- Un jeu de langage constitue un système autonome au sein de la langue. Il fonctionne à sa propre manière, avec des termes et suivant des usages qui correspondent à la situation-type dans laquelle il se joue. Il est constitué par ses propres règles ; en changer une, en ôter ou en rajouter une fait changer de jeu.
- Wittgenstein aime comparer le fonctionnement du langage avec celui de jeu. Dans un jeu de langage, une phrase représente un coup comparable à un coup dans un jeu, qui perdrait tout son sens en dehors du jeu. Les différentes situations dans une partie déterminent quels coups sont possibles ou nécessaires. Le sens de la phrase n'apparaît donc que dans un contexte concret, qui constitue le jeu de langage. Ceci signifie que nous n'apprenons pas le sens des mots que nous utilisons en apprenant des concepts, mais dans la pratique du langage.

La pratique de ces jeux a donc une fonction heuristique et thérapeutique, puisque c'est grâce à eux que Wittgenstein se propose de mettre à jour le fonctionnement du langage, et d'apaiser ainsi la perplexité et la souffrance causées par une mauvaise compréhension des *règles du langage*.

Il utilise au besoin la méthode des "*expériences de pensée*", courante en philosophie analytique : tenter de résoudre un problème en utilisant la seule force de l'imagination : *que se passerait-il si... ?*. Il est parfois difficile de suivre le philosophe dans cette sorte de jeu dialectique de questions-réponses avec lui-même. Il expliquait déjà cette méthode dans le *Tractatus* :

« *Mes propositions sont des éclaircissements en ceci que celui qui me comprend les reconnaît à la fin comme dépourvues de sens, lorsque par leur moyen il les a surmontées. (Il doit pour ainsi dire jeter l'échelle après y être monté).* » (6.54).

Et plus tard dans les *Recherches* (1§464) : « *Ce que je veux enseigner, c'est comment passer d'un non-sens non manifeste à un non-sens manifeste.* »

Il faut donc traverser un certain nombre de non-sens, pour acquérir cette lucidité intellectuelle qui met fin aux illusions métaphysique.

Vers 1936-37, dans les *Recherches philosophiques* (I, §7), il donne enfin une définition précise : « *J'appelle "jeu de langage" l'ensemble formé par le langage et les actions avec lesquelles il est entrelacé.* »

Le "*jeu de langage*" contient donc tout un contexte d'usage, liant indissolublement l'énoncé et ses *conditions d'assertion (assertibility-conditions)*, et Wittgenstein précise plus loin que le but des jeux de langage est de « *mettre en avant le fait que parler un langage fait partie d'une activité ou d'une forme de vie – Lebensform - (...) Se représenter un langage veut dire se représenter une forme de vie.* » (*Recherches* §19).

"Forme de vie" et langage sont donc indissociables. Parler de "forme de vie" signifie que tout jeu de langage doit être pensé à partir de et dans l'activité commune d'un groupe de locuteurs, un énoncé n'a de sens que d'après sa signification dans une communauté linguistique. Le sujet linguistique se constitue à partir de l'autre, c'est le milieu intersubjectif qui donne un sens au moi, effaçant toute tentation de psychologisme ou de solipsisme.

En précisant ce qu'il entend par "*jeu de langage*", Wittgenstein déborde ainsi du simple domaine de la linguistique. Il ne s'agit plus seulement de clarifier les concepts et de résoudre les problèmes philosophiques grâce aux jeux du langage ordinaire, mais aussi de trouver le moyen de lever les ambiguïtés qui subsistent à l'intérieur de ce langage ordinaire ; il n'existe en effet pas de situation "pure" où un jeu unique serait seul à l'œuvre. Différents jeux, plus ou moins complexes, s'enchevêtrent dans la vie courante.

Quelques exemples :

- L'énoncé « Caroline frappe l'homme avec un parapluie » peut avoir deux significations : soit « Caroline frappe l'homme au moyen d'un parapluie », ou bien « Caroline frappe l'homme qui tient un parapluie ».
- Dans « Roger veut rencontrer un Suisse », l'ambiguïté porte sur le groupe nominal "un Suisse" : s'agit-il de n'importe quel Suisse, ou bien d'un Suisse particulier qu'il aurait rencontré l'été dernier en vacances ?

Dans ces deux exemples, l'ambiguïté provient de ce que deux situations différentes – deux formes de vie, et donc deux jeux de langages différents – se télescopent dans le même énoncé.

Wittgenstein écrit dans les *Recherches* : « *La plupart des problèmes proviennent de confusions et d'interférences entre des jeux de langage différents.* »

Chaque mot évoque chez chacun de nous un certain nombre d'associations, d'images, d'inférences qui ne sont pas les mêmes d'une personne à l'autre. Entre deux individus, même s'ils sont de même langue et de même culture, rares sont les mots qui ont la même compréhension, la même extension ou la même puissance d'émotivité, ce qui est la cause de bien des conflits.

Comment l'intersubjectivité – c.à.d. une communication profonde – est-elle alors possible ? C'est à répondre à cette question que s'attache ce que certains appellent "**le troisième Wittgenstein**", celui d'après 1944, après son service comme brancardier dans un hôpital militaire londonien, qui renouvelle en profondeur la psychologie du langage et l'épistémologie.

- Remaniement des "*Recherches philosophiques*", 1945-49.
- "*Remarques sur la philosophie de la psychologie*", rédigées en 1947-48, publiées en 1980.
- "*De la certitude*" (*Über Gewissheit*), écrit en 1949-1951 et publié en 1969.

À partir du paragraphe 202 des *Recherches*, Wittgenstein, après avoir démontré que chaque jeu se définit par ses règles, différentes quoique parentes, examine la relation entre règles et langage privé. « *Mais pourrait-on imaginer aussi un langage permettant à quelqu'un de noter par écrit ou d'imaginer à haute voix ses expériences internes – ses sentiments, ses émotions, etc. – pour son propre usage ? Les mots de ce langage devraient se rapporter à ce qui peut seulement être connu de celui qui parle, à ses sensations immédiates, privées. Personne d'autre ne pourrait donc comprendre ce langage* ». Il ne nous resterait au mieux qu'un « *son inarticulé* » (*Recherches* I§261)

Un langage privé serait donc structuré par des règles connues d'une seule personne.

Or les règles ne peuvent exister que dans le cadre d'une communauté linguistique, ne peuvent être élaborées que dans et par l'activité commune d'un groupe de locuteurs. « *Suivre la règle est une pratique commune. On ne peut pas suivre la règle "privatim"* ».

Un langage privé est donc impossible : « *Bien qu'il serait possible de construire un langage dans lequel le mot "abracadabra" signifierait "mal de dents", on ne pourra considérer ce dernier comme un langage à part entière tant qu'il manquera de régularité et que son usage ne sera pas partagé.* » (*Recherches* I§665).

Nous retrouvons la notion de "règle commune" étroitement associée à celle de "jeu" ; les règles qui définissent chaque jeu de langage et déterminent le sens des mots ne participent certes d'aucune "règle générale", mais elles doivent être partagées pour que le langage puisse remplir sa fonction de communication. Voir plus tard Paul Grice, puis Jürgen Habermas.

On voit là toute la finesse de la pensée de Wittgenstein : il parvient à conjuguer l'impossibilité d'une règle générale avec la nécessité d'une infinie variété de règles communes et apparentées, sans lesquelles aucun langage ne peut fonctionner.

Dans le même mouvement, l'usage forcément collectif du langage s'oppose à toute forme de "mentalisme psychologique" : il n'existe derrière les mots aucune entité cachée et mystérieuse responsable de la signification des termes. Celle-ci ne peut provenir d'un processus de compréhension qui relierait "intérieurité" et "extériorité", puisque ces deux entités sont étroitement confondues. « *L'idée d'"objets éthérés" est un subterfuge (...). Le problème des deux matériaux, l'esprit et la matière, va se dissoudre.* » (*Carnet bleu*, 47). Voir Jacques Bouveresse.

Donc avant tout aucun dualisme, qui tendrait à concevoir le corps et l'esprit comme deux entités séparées. « *Le corps humain est la meilleure image de l'âme humaine.* » (*Recherches* II – IV).

La notion de "*forme de vie*", dont nous avons vu qu'elle était inséparable de celle de "*jeu de langage*", prend ici tout son sens : espace anthropologique dans lequel la complexité de la personne humaine ne peut être réduite ni à un simple esprit (mentalisme), ni à un simple système stimulus-réponse (behaviorisme). Corps et esprit ne peuvent être séparés. Voir Nietzsche (*Zarathoustra*) : « *Je suis corps tout entier et rien autre chose ; l'âme n'est qu'un mot pour une parcelle du corps. .* »

En ce sens, Wittgenstein s'éloigne des *comportementalistes* (ou *behavioristes*), qui considèrent l'esprit comme une *black box* dont le fonctionnement est inconnaissable voire sans importance. « *Nier le processus psychique signifierait nier le souvenir, nier que quiconque ne se souvienne jamais de rien.* » (*Recherches* I§306).

Mais « *la différence entre intérieur et extérieur ne nous intéresse pas* », la notion de "**structure expressive**" décrit un "je" unitaire, à l'opposé du sujet cartésien.

Cette "structure expressive" se retrouve dans tous les jeux de langage, mais selon que le verbe est employé à la 3^{ème} ou à la 1^{ère} personne, le jeu est l'expression d'une information ou d'une émotion. Émotion qui "colore la pensée", même si elle est dépourvue d'information cognitive et se tient donc dans une position intermédiaire entre la pensée et les sensations.

« L'enfant qui apprend à parler apprend l'usage des mots "avoir mal" et apprend aussi que l'on peut feindre d'avoir mal. Cela fait partie du jeu de langage qu'il apprend. Il n'apprend pas simplement l'usage de "il a mal", mais aussi celui de "je crois qu'il a mal" (≈ théorie de l'esprit) ; mais naturellement pas celui de "je crois que j'ai mal". » (Philosophie de la psychologie, I§142).

Pas d'introspection : « Je suis incapable de m'observer comme le font les autres. Incapable de me demander : "Qu'est-ce qu'il va faire maintenant, celui-là ?" (derniers écrits sur la Φ de la Ψ , II.10).

Le principe d'introspection n'a aucune valeur épistémique ni sémantique, puisqu'il m'est impossible de m'analyser ("le processus interne") sans tenir compte de la communauté à laquelle j'appartiens : « Un "processus interne" a besoin de critères externes. » (Recherches I§580).

[voir Bergson : « on ne peut à la fois être au balcon et se regarder passer dans la rue. »]

La subjectivité wittgensteinienne se constitue donc comme une voix expressive, à travers un langage qui est public et gouverné par des règles pratiques partagées. L'espace de l'ego ne peut en aucun cas être considéré comme un espace privé.

Ce sont les jeux de langage qui permettent d'interpréter les concepts de la psychologie.

« La confusion et l'aridité de la psychologie ne se laissent pas expliquer par le fait que celle-ci serait une "jeune science". Son état n'est pas comparable à celui de la physique à ses débuts, par exemple. Car en psychologie, il y a une confusion conceptuelle. » (Recherches II – XIV).

Il s'agit donc de "dépsychologiser la psychologie", selon la formule de Stanley Cavell.

Après un séjour aux États-Unis, où un cancer de la prostate lui a été diagnostiqué (nov. 1949), et après quelques semaines de repos en famille à Vienne, la lecture du *Traité des Couleurs* de Goethe l'amène à remettre ses conclusions une nouvelle fois en question.

"De la Certitude" (*Über Gewissheit*), son 3^{ème} chef d'œuvre après le *Tractatus* et les *Recherches philosophiques*, est un ensemble de 676 remarques notées par Wittgenstein pendant les dix-huit derniers mois de sa vie, alors qu'il savait sa fin proche.

Comment être certain de la validité de ses connaissances ?

À cette question à la fois psychologique et épistémologique, il répond en linguiste.

D'abord en précisant **les notions de savoir et de croyance** : "croire" est une démarche subjective qui ne reconnaît pas l'erreur, tandis que "savoir" est une démarche objective qui n'exclut ni le doute ni l'erreur. On croit tant qu'on ne sait pas... mais parfois on croit savoir.

« L'erreur est susceptible de trouver sa place dans ce que sait correctement celui qui se trompe. » (De la Certitude §74). Mais la certitude est-elle du domaine du savoir ou de la croyance ?

À la différence de son collègue **George Edward Moore**, qui pensait avoir répondu à cette question à travers la référence au "sens commun", ou de **Karl Popper** et son fameux critère de "falsifiabilité", Wittgenstein affirme que « savoir et certitude appartiennent à deux catégories différentes. » (§ 281) « Par le mot "certain", nous exprimons l'absence du moindre doute, et nous cherchons par là à convaincre autrui. C'est là la certitude subjective. Mais quand y a-t-il de l'objectivement certain ? » (De la Certitude §194).

La réponse de Wittgenstein à cette question est simple : il n'y a de certitude objective que dans ce qui constitue nos points de repère dans le monde, ce qui nous permet d'interagir avec les autres êtres humains, sans que le doute permanent empêche toute relation. Ces repères varient certes selon les époques et les cultures, mais les règles partagées des jeux de langage assurent la cohérence.

Et il donne quelques exemples : être certain que le soleil se lève à l'est, qu'un bras coupé ne repousse pas (§274), qu'un être humain n'a pas de sciure dans la tête (§281). Perdre ces repères fondamentaux intersubjectivement reconnus conduit au dérangement mental.

« Si quelqu'un me disait qu'il doute avoir un corps, je le prendrais pour un demi-fou. » (§674).

L'intersubjectivité est donc le remède contre le doute et la folie. Qu'aurait dit Wittgenstein à l'époque des post-vérités et autres infox, qui affectent la délibération et le vivre-ensemble ?

« *N'est-il pas possible que je sois sous l'effet d'un narcotique ? Si je le suis et si le narcotique m'a enlevé toute conscience, alors je ne parle ni ne pense vraiment en ce moment. Je ne peux pas admettre sérieusement que je rêve en ce moment. Celui qui dit "Je rêve" en rêvant, même s'il parle alors de façon audible, est tout aussi peu dans le vrai que celui qui dit "Il pleut" en rêvant, quand bien même il pleuvrait effectivement. Même si son rêve a en réalité un lien avec le bruit de la pluie qui tombe.* »
C'est là-dessus que conclut Wittgenstein, en phase terminale, deux jours avant sa mort.

L'influence de la pensée de Wittgenstein est immense :

Si Wittgenstein et la psychanalyse n'ont pas grand'chose en commun (sauf peut-être de conférer au langage une dimension "thérapeutique" et "expressive", mais agissant de manières totalement différentes), l'École de Francfort l'a dans un premier temps abondamment critiqué :

- Theodor Adorno lui a reproché sa négation des possibilités de la philosophie,
- Herbert Marcuse, dans "*L'Homme unidimensionnel*" (1964), accuse la philosophie de Wittgenstein de se réduire à la pure description – *décrire plutôt qu'expliquer* - , et donc à la justification de l'existant, niant ainsi toute possibilité de discours alternatif et de critique politique.
- En revanche, Jürgen Habermas lui reconnaît le mérite d'avoir substitué la question du langage à celle de la conscience, d'avoir connecté dans ses jeux de langage langage et activité (*forme de vie*), et surtout d'avoir donné un rôle central à l'intersubjectivité. Habermas déclarera s'en être inspiré dans l'élaboration de sa "*Théorie de l'agir communicationnel*" (1981). **Voir Paul Grice p.12**

Au delà du Cercle de Vienne, de la philosophie analytique et du mouvement de la philosophie du langage ordinaire, la pensée de Wittgenstein a influencé la sociolinguistique (Pierre Bourdieu, Louis-Jean Calvet) et même la linguistique cognitive (Bickerton, Lakoff et les équipes du MIT (Chomsky, Pinker, Fodor), à qui la pratique de l'IRM a ouvert de nouvelles perspectives remettant en question la primauté du langage sur les images mentales.

On peut également citer Jean-F. Lyotard, Jean Baudrillard, Luc Boltanski, Sandra Laugier, Stanley Cavell, Barbara Cassin, Jacques Bouveresse, et bien d'autres.

C'est **Jacques Bouveresse**, né en 1940, titulaire de la chaire "Philosophie du langage et de la connaissance" au Collège de France, et grand admirateur de Wittgenstein, Robert Musil et Karl Kraus, qui résume le plus clairement l'itinéraire de Ludwig Wittgenstein :

« *Personne n'a dénoncé avec autant de vigueur que lui l'erreur, commise par le néopositivisme et par lui-même dans sa première philosophie, qui nous fait attribuer au langage une fonction privilégiée (...) Il y a autant de fonctions du langage qu'il y a de jeux de langage et en un certain sens il n'y a pas de langage, mais seulement des jeux de langage.* »

CONCLUSION :

Dans mon introduction, j'ai évoqué un certain nombre d'utilisateurs de "jeux de langage" : poètes, aphoristes, humoristes, auteurs de chansons, etc.

J'ai oublié les politiciens, grands spécialistes de l'enfumage verbal, à travers en particulier l'utilisation qu'ils font des "éléments de langage". C'est une expression qui vient du marketing, où l'on apprend à mettre en valeur un produit en utilisant toujours la même accroche, sur tous les supports, écrits, graphiques, parlés, télévisuels ou autres.

Les hommes politiques sont aujourd'hui "briefés" par des équipes de "communicants" qui leur fournissent les formules à mettre en avant dans toutes leurs déclarations et interviews.

Les équipes d' "En marche" y sont particulièrement rodées.

Exemple : lors de la triste odyssée de l'Aquarius en juin dernier, ce bateau qui avait repêché plusieurs centaines de réfugiés et auquel Malte, l'Italie et la France avaient refusé le droit d'accoster (seule l'Espagne a accepté de l'accueillir), les porte-paroles du gouvernement français avaient reçu pour consigne d'utiliser la formule « Nous avons été pris de vitesse par l'Espagne ».

Le sous-entendu est clair : "nous avons l'intention d'accueillir ces réfugiés, mais l'Espagne a été plus rapide"... ce qui est absolument faux, à aucun moment la France n'a eu l'intention d'ouvrir ses ports à l'Aquarius, sauf pour le séquestrer !

Bel exemple d'un "jeu de langage" trompeur, qu'un peu de linguistique permet de démasquer.

Ce "décodage linguistique" est à utiliser sans modération...

Bibliographie :

Alféri Pierre : *Guillaume d'Ockham, le singulier* - Minuit 1989.

Michon Cyrille : *Nominalisme : la théorie de la signification d'Occam* - Vrin 1992.

Alain de Libera : *La querelle des Universaux, de Platon à la fin du Moyen Âge* – Points Histoire
1996

Joseph Vendryes : *Le Langage, introduction linguistique à l'Histoire* – 1923, rééd. Albin Michel
1968

Jean-Paul Demoule : *Mais où sont passés les Indo-Européens ? Le mythe d'origine de l'Occident* -
Points Histoire 2014

Ferdinand de Saussure : *Cours de linguistique générale* – 1916 – rééd. Payot 2016

Marshall McLuhan : *Pour comprendre les médias : les prolongements technologiques de l'homme* -
1964 – Trad. Points Seuil 1968

Philippe Breton : *L'utopie de la communication* – La Découverte 1992

Georges Dumézil : *Mythe et Épopée I, II, III* – 1968 à 1981 – Gallimard Quarto 1995.

André Martinet : *Éléments de linguistique générale*- 1960 – Armand Colin

Émile Benveniste : *Problèmes de linguistique générale* – tome I 1966 / tome II – Gallimard 1974

William James : *Le Pragmatisme* – 1907 – trad. française Champs Flammarion 2007

Mélika Ouelbani : *Le Cercle de Vienne* – PUF 2006

Compilation : *Manifeste du Cercle de Vienne et autres écrits* – Vrin 2010

John Langshaw Austin : *Quand dire, c'est faire* – 1962 – trad. française Points Seuil 1991

Barbara Cassin : *Quand dire, c'est vraiment faire* – Fayard 2018

Jacques Bouveresse : *Le Mythe de l'intériorité : Expérience, signification et langage privé chez Wittgenstein*, Éditions de Minuit 1976

Pierre Bourdieu : *Ce que parler veut dire* – Fayard 1982

Louis-Jean Calvet : *Linguistique et colonialisme* - Petite bibliothèque Payot 1974

Pour une écologie des langues du monde - Plon 1999

George Lakoff : *Les Métaphores dans la vie quotidienne* – 1980 – trad. française Minuit 1985

Steven Pinker : *L'Instinct du langage* – 1994 – trad. française Odile Jacob 1999

Les principales œuvres de Ludwig Wittgenstein (le Tractatus, les Recherches philosophiques et De la Certitude) sont éditées en français chez Gallimard, collection *Tel*.

Notes, cours et correspondance se trouvent en édition bilingue chez Trans Europ Repress.

Pour les non-spécialistes que la pensée exigeante de Wittgenstein risque de rebuter, je conseille « *Ludwig Wittgenstein, une introduction* » de Chiara Pastorini (Pocket – La Découverte 2011), petit guide très clair, accessible et complet, dont je me suis abondamment servi.